

P. o. angl. 247



<36627103730014

S

<36627103730014

Bayer. Staatsbibliothek

ZELUCCO,

OU

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT.

A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE M. D. COSSON.



Z E L U C C O ,

O U

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT,

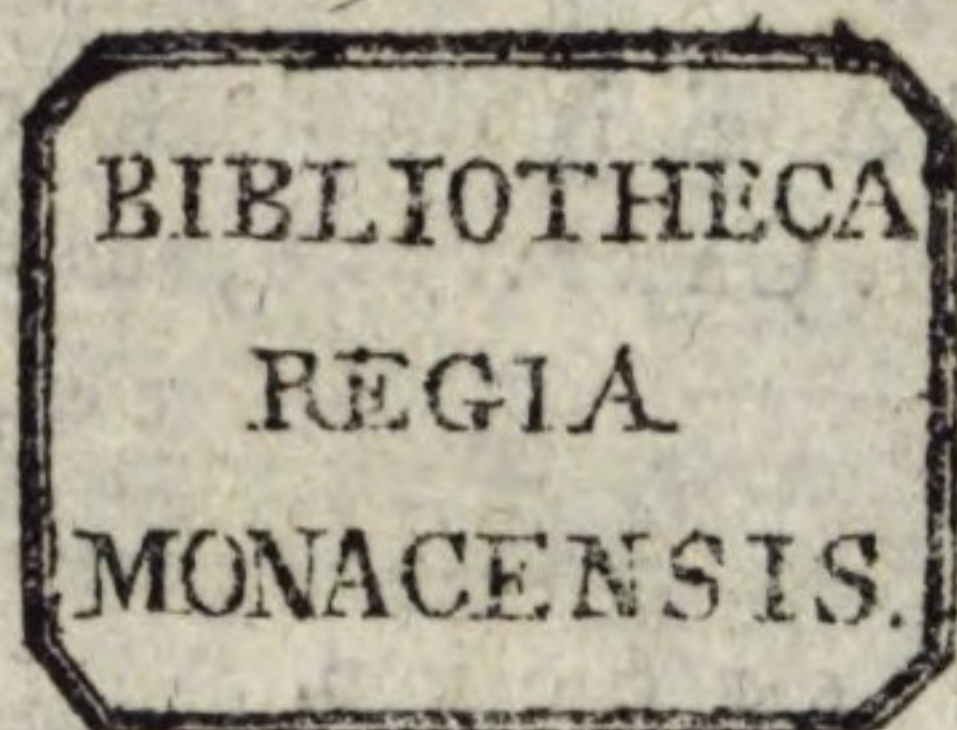
TRADUIT de l'Anglais du docteur
Moore, par M. CANTWELL, orné
de figures,

T O M E S E C O N D.

A P A R I S ,

Chez L E P E T I T Libraire , quai des
Augustins, No. 32.

1796.



BIBLIOTHECA

REGIA

MONACENSIS.

Z E L U C C O.

C H A P I T R E X X I I I.

P EU de tems après son arrivée, on le présenta chez la signora Sporza. Elle étoit la veuve d'un gentilhomme Napolitain, l'un des plus pauvres d'une classe d'hommes parmi lesquels les riches sont en fort petit nombre. Après son mariage, il avoit vécu deux ans avec une magnificence beaucoup plus convenable à son rang qu'à sa fortune, et sa mort arriva juste au moment où il ne lui restoit rien pour vivre.

Comme son épouse lui avoit abandonné, malgré les conseils de ses amis, une partie des fonds sur lesquels son douaire étoit assuré, à la mort de son mari, il ne lui restoit, pour subsister, que le très-foible revenu du reste, et une pension fort médiocre qu'elle recevoit de la cour.

Elle vivoit toutefois d'une manière décente, ou même honorable, et cela pa-

roissoit d'autant plus étonnant , qu'ayant à peine de quoi subsister personnellement, elle s'étoit volontairement chargée d'un enfant que son mari avoit eu d'une autre.

La signora ne fut informée de cette intrigue , que quelques mois après la mort de son mari ; la malheureuse mère réduite à la plus affreuse indigence, eut recours à elle, et lui protesta qu'elle avoit été entraînée à cette démarche , par la douleur de voir son malheureux enfant prêt à périr d'inanition.

Les parens qui avoient invité la signora à ne point engager les fonds de son douaire pour les extravagances de son mari, lui observèrent dans cette occasion qu'il y avoit de la folie, et même de l'indécence , à se charger d'un bâtard adultérin , et de sa méprisable mère , sur-tout, étant réduite elle-même dans une situation très-mal-aisée. La signora leur répondit que , s'ils pouvoient découvrir quelqu'un , homme ou femme, qui voulût faire subsister cette malheureuse

femme et son enfant , elle les céderoit avec grand plaisir. Mais jusques - là , ajouta-t-elle, je continuerai de les secourir, quelque indécente que cette conduite puisse vous paroître.

En conséquence , elle reçut la mère et l'enfant dans sa maison , et, quoique ses parens lui eussent prédit que les deux serpens qu'elle réchauffoit , la dévoreroient quelque jour ; elle n'en éprouva que de la satisfaction. Le sentiment de la reconnoissance fit de la mère une excellente domestique , sincèrement affectionnée à sa bienfaitrice , et son petit garçon amusa si bien la signora par ses vivacités et ses graces enfantines , qu'elle l'aima presque autant que s'il eût été son propre fils.

Le caractère heureux de la signora , la faisoit universellement aimer de tous ceux qui la connoissoient ; elle supportoit avec tant de gaieté les inconvéniens inséparables de la modicité de sa fortune , elle mettoit tant d'intelligence dans l'arrangement de ses parties , et les animoit par

tant de saillies et d'enjouement, que ses assemblées passoient pour les plus agréables de Naples, quoiqu'elles fussent les moins brillantes. Comme la meilleure société de la ville se faisoit un plaisir de la recevoir et d'aller chez elle, Zelucco cultivait sa connoissance, et fut durant quelque tems très-exact à ses assemblées. Il en étoit cependant détourné par une circonstance; on n'y jouoit point aussi gros jeu qu'ailleurs. La signora s'y opposoit autant qu'il lui étoit possible. Elle avoit déclaré que, indépendamment de ces inconvéniens plus durables et plus funestes, le gros jeu lui déplaisoit, parcequ'il chassoit la gaieté et répandoit sur les physionomies une teinte d'inquiétude lugubre. Mais Zelucco préféroit le gros jeu à toutes les conversations intéressantes ou plaisantes, et, comme il rencontroit quelquefois chez la signora des gens du même goût, ils se satisfaisoient malgré les remontrances de la signora, qui conservoit, à la vérité, le ton de la plaisanterie, quoique cette transgression lui déplût très-sérieusement.

Il y avoit alors à Naples deux jeunes Anglois Mr. N. , et Mr. Steel. Quoique leurs caractères fussent loin de sympathiser , ils logeoient dans la même maison. L'honorable Mr. N. avoit déjà fait le tour de l'Europe et reparu dans son pays , où il avoit rapporté moins de préjugés , de ridicules et de prétentions , avec beaucoup plus d'instruction que ses compatriotes , en général , n'en acquièrent dans leurs voyages. Après un séjour de quelques années en Angleterre , il sentit des douleurs de poitrine , qui sembloient le menacer d'une pulmonie. Il suivit le conseil qu'on lui donna de retourner en Italie , et fit presque toujours sa résidence à Naples , où il se proposoit de passer encore un an , quoique sa santé parût totalement retablie.

Durant son premier voyage à Naples , Mr. N. avoit été reçu chez la signora Sporza , et paroissoit alors lié intimement d'amitié avec elle. Indépendamment de M. Steel , son compagnon , il lui avoit présenté un autre Anglais , nommé Squander , qui

se distinguoit en Italie , en y gaspillant gauchement plus d'argent qu'aucun de ses compatriotes n'en avoit encore répandu dans cette partie du monde. N'étant ni amateur des chevaux , ni connoisseur dans cette partie , il ne laissoit pas d'avoir à Naples une écurie remplie de coureurs anglais. Cette idée lui vint , pour avoir entendu parler avec une sorte d'admiration des chevaux d'un certain lord , qui aimoit beaucoup les courses , et sur-tout les gageures. Mr. Squander lui donna satisfaction. Il proposa le défi d'un de ses chevaux , contre un de ceux du lord , et en tira , pour son compte , l'avantage ou l'honneur de perdre la plus forte somme qu'on eût encore hazardée à un pareil jeu , dans le royaume de Naples. Ce qui rendit la perte de Mr. Squander plus mémorable , mais non pas plus étonnante , c'est qu'il fit le métier de jockey , et courut lui-même. Il donnoit souvent des repas , où il n'invitoit que ses compatriotes , et ils se terminoient toujours par l'ivresse et du carillon. Il achetoit des cachets , des tableaux ,

des statues , parce que les vendeurs y mettoient un haut prix , et il en faisoit présent au premier venu , lorsqu'il apercevoit que personne ne les admiroit. Sans goût pour le jeu , ce jeune insensé acceptoit la partie la plus chère , pour peu qu'on l'en sollicitât , et ceux dont j'ai parlé , abusoient quelquefois , chez la signora , de son extravagance. Etant le seul de la partie qui n'y entendoit rien , et jouant toujours avec peu d'attention et beaucoup d'indifférence , il étoit toujours le plus fort perdant , et faisoit souvent à lui seul toute la perte.

Je dirai , en son lieu , comment Mr. Steel fit la connoissance de Mr. N. Comme Mr. Squander avoit été reçu chez la signora Sporza , sous ses auspices ; elle lui voyoit avec déplaisir perdre en dupe beaucoup d'argent. Elle avoit pour tous les étrangers , et particulièrement pour les Anglais , des attentions infiniment obligeantes. Ses manières ouvertes et franches encourageoient peu-à-peu leur réserve et leur timidité naturelle ; et quelques-uns d'eux , qui depuis

leur traversée avoient passé leur tems avec leurs compatriotes , et fait à peine une visite dans la ville , s'accoutumèrent insensiblement à venir chez elle , et y trouvèrent autant de plaisir , qu'ils avoient éprouvé dans les commencement d'embarras et de répugnance.

La signora s'apercevant un jour qu'on formoit la partie où Mr. Squander perdoit toujours beaucoup d'argent. « Pourquoi, » dit-elle tout bas à Mr. N., n'engagez vous pas votre compatriote à éviter cette partie ? » ils ne lui laisseront pas une obole s'ils continuent »

« Parce que, répondit Mr. N., mon compatriote hait plus les conseils qu'il n'aime l'argent. »

Vos Anglais , reprit-elle , considèrent peut-être les avis comme une espèce d'attaque sur la liberté dont ils sont si jaloux.

Très - certainement , dit en souriant M. N. , les Cherakes et autres peuples civilisés de l'Amérique pensent de même.

Ne voulez-vous donc pas , répliqua la

signora, essayer de le tirer de leurs mains?

J'essaierois en vain, reprit Mr. N.; mais, si vous voulez le placer à une partie moins dangereuse pour lui, quelle que puisse être son inclination, il est trop gauche et sera trop embarrassé pour rien opposer à votre invitation.

S'approchant aussitôt de Mr. Squander, elle lui dit qu'elle avoit besoin de lui, et le plaça à une partie où il joua jusqu'à la fin de l'assemblée un jeu fort médiocre.

Les amateurs du gros jeu, mécontents des entraves que la signora mettoit à leurs plaisirs, furent moins assidus à ses assemblées, et finirent par abandonner tout-à-fait sa maison. Ils se rassemblèrent chez une dame de la ville, qui, pour se venger d'un petit différent avec la signora, avoit choisi le même jour qu'elle pour tenir son assemblée.

Quoique la fortune de Zelucco fût plus que suffisante pour satisfaire toutes ses fantaisies, il avoit besoin du gros jeu pour secouer l'ennui qui assiège cons-

taiment les riches oisifs ; et , pour se distraire du passé , dont le souvenir étoit toujours mêlé d'un peu de confusion et de quelques remords , il suivoit constamment la nouvelle assemblée , et n'avoit pas même pensé depuis long-tems à rendre une visite à la signora Sporza , lorsqu'il l'aperçut à l'opéra dans une loge avec deux autres personnes de son sexe , dont les figures lui étoient absolument inconnues. La plus âgée paroissoit avoir la cinquantaine , et l'autre à-peu-près vingt ans. Ce fut elle qui fixa ses regards. Elle lui sembla surpasser en beauté toutes les femmes qu'il avoit vues ; et , plus il la regarda , plus il jugea qu'elle méritoit incontestablement la préférence. Quoiqu'un peu honteux d'avoir négligé si indécemment la signora , il résolut de réparer promptement sa faute , dans l'espoir de rencontrer chez elle le nouvel objet de son admiration : il hésitoit cependant à lui rendre ce jour-là sa visite , dans la crainte qu'elle n'en devinât le

motif ; mais un regard de la jeune personne qui étoit auprès d'elle , l'emporta sur les considérations. Zelucco quitta immédiatement sa place et ne fit qu'un saut jusqu'à leur loge. Après beaucoup d'excuses motivées sur des affaires indispensables , il demanda permission à la signora de lui rendre le lendemain matin une visite pour lui communiquer une affaire importante. Ayant terminé ses excuses et présenté sa requête , il salua profondément les étrangères , et lança sur la plus jeune un regard significatif. Elle eut l'air de ne point l'entendre ; et , après avoir répondu fort gravement à son salut par une inclination , elle continua sa conversation sans daigner s'apercevoir de sa présence. Quoiqu'un peu piqué de cette froide réception , Zelucco resta dans la loge jusqu'à la fin du spectacle , et tint constamment ses yeux fixés sur la jeune inconnue. Il les reconduisit dans sa voiture ; et , lorsqu'il les eut descendues chez la signora , il alla méditer chez

lui sur les charmes de la belle étrangère.

Zelucco fut fort exact le lendemain à son rendez-vous chez la signora , qui s'étoit très-bien aperçue de l'impression que la beauté de son amie lui avoit faite. Elle eut toutefois la malice de lui laisser tranquillement expliquer son affaire d'importance , sans l'interrompre ou l'aider à en venir au véritable sujet de sa visite.

Elle l'écoutoit sans avoir l'air de prendre le moindre intérêt à ce qu'il débitoit , et sans daigner faire la plus petite observation sur l'importante affaire. Zelucco fut si déconcerté de sa froideur , qu'il ne savoit plus comment conduire la conversation sur le chapitre des étrangères ; il auroit voulu y venir indirectement , du ton de l'indifférence , et il en guettoit impatiemment l'occasion.

Savez-vous , lui dit la signora , voyant qu'il gardoit le silence , savez-vous combien de pièces le roi tua hier ? j'ai entendu dire qu'il a fait une chasse.

A propos , répondit Zelucco , oserois-je

vous demander , signora , quelle est la dame qui étoit auprès de vous quand j'eus hier l'honneur de vous rencontrer à l'opera ?

Charmant à propos , reprit la signora ; et oserois-je vous demander de laquelle vous voulez parler , car elles étoient deux dans ma loge ?

Deux ! dit Zelucco , . . . Ah ! oui ; je me rappelle qu'elles étoient deux ; mais il s'agit de la plus âgée.

C'est , dit en souriant la signora , une de mes proches parentes , et elle détourna la conversation sur un autre sujet. Cette tournure de réponse laconique et évasive , décontenança si complètement Zelucco , qui l'étoit déjà un peu de son excellent à propos , qu'une tabatière de porcelaine qu'il considéroit , lui tomba des mains et fut brisée en mille pièces. Après beaucoup d'excuses , il prit congé , et envoya le même jour à la signora , une boîte d'or , garnie de brillans , avec une lettre , dans laquelle il la supplioit d'accepter l'une , comme une expiation d'avoir détruit l'autre.

C H A P I T R E X X I V.

A P R È S avoir très-impatiemment laissé passer quelques jours , Zeluoco fit à la signora une seconde visite. Elle le reçut un peu moins froidement qu'à la précédente , et il n'hésita point à en remercier tacitement la bénigne influence de la tabatière. Dès qu'il fut assis , la signora dit tout bas un mot à sa suivante , qui fit aussitôt sa retraite.

La conversation roula quelque tems sur les nouvelles du jour ; Zeluoco fit son possible pour la détourner insensiblement sur le sujet qu'il avoit entamé si mal-adroitement. La Signora ne fit point cette fois la sourde oreille. Je vous informerai, lui dit-elle , de ce que vous avez si grande envie de savoir ; mais j'attends ici deux individus auxquels vous avez rendu un service important , et je vous donnerai satisfaction , quand vous aurez reçu leurs remerciemens.

Ceci parut à Zelucco une énigme inexplicable. Mais la suivante rentra suivie d'une jeune femme fort jolie , fort simplement vêtue , et portant dans ses bras un petit enfant. Elle étoit accompagnée d'un jeune homme de fort bonne mine , qui avoit l'air d'un artisan , et de quelques années plus âgé que la jeune femme. Zelucco ne fut pas médiocrement surpris en les voyant paroître.

Camillo , dit la signora , en s'adressant au jeune homme : Voilà le bienfaiteur généreux qui m'a fourni les moyens de vous tirer de prison.

Recevez , monsieur , lui dit le jeune homme , les sincères protestations de ma respectueuse reconnoissance ; quoique je ne désespère point de pouvoir un jour m'acquitter de la somme que je dois à votre bienfaisance , je ne vous en aurai pas moins une éternelle obligation du service que vous m'avez rendu.

Ah ! signor , s'écria la jeune femme, ne pouvant plus se contenir , si vous saviez

combien l'homme que vous avez secouru en est digne ! vous avez sauvé mes petits enfans de la mort , mon mari de prison , j'en perdois la raison , et vous m'avez tout rendu. Ses larmes l'empêchèrent de continuer. Son mari , la voyant prête à tomber en foiblesse , prit sur un bras l'enfant qu'elle portoit , et la soutint de l'autre. Il demanda la permission de la reconduire chez lui ; mais la signora les fit passer dans une autre chambre. On leur servit des rafraichissemens , et elle leur dit d'y attendre qu'elle revint leur parler.

Tout ceci ne paroissoit pas moins inexplicable à Zelucco qu'au lecteur. Si j'avois imaginé , lui dit la signora en entrant dans la chambre où il méditoit sur ce mystère , que cette jeune femme seroit si affectée , je vous aurois épargné une scène dont je vais vous donner l'explication. Je la connois depuis son enfance , elle est du plus heureux caractère , et sa conduite a toujours été irréprochable. A la mort de sa mère , la marquise de * * à qui je la recommandai , la prit à

son service, et en fit bientôt sa fille de confiance. La marquise est libérale, et sa femme de chambre étoit aussi heureuse qu'on peut l'être avec une maîtresse, qui a tous les matins beaucoup d'humeur. Le motif étoit malheureusement sans remède, il devenoit chaque jour plus chagrinant. C'étoit la vue de ses cheveux qui grisonnoient rapidement, et des rides qui sillonnoient de plus en plus profondément sa figure. Mais, quoique sa mauvaise humeur revint exactement tous les jours, elle ne duroit pas fort long-tems. Lorsque Marguerite l'avoit coiffée et poudrée, lorsque son visage avoit reçu toutes ses couches de vernis, elle se contemploit avec complaisance, elle reprenoit sa gaieté et Marguerite étoit en paix jusqu'au lendemain. L'homme qui vient de nous quitter, vit Marguerite chez la marquise, il en devint amoureux, et fut payé de retour. Dès ce moment, Marguerite s'occupa plus de son galant que de sa maîtresse, et la coiffure en pâtit. La coiffeuse n'étoit plus aussi alerte, ni aussi adroite. La marquise mé-

contente, et informée d'où provenoit ce changement, lui signifia qu'elle devoit opter entre son amant et sa maîtresse, et abandonner l'un ou l'autre. L'amant eut la préférence. Après avoir quitté la marquise, Marguerite vit plus fréquemment son amoureux, et leur amour mutuel augmenta. Ils n'imaginèrent point toutefois, ni l'un ni l'autre, d'autre manière de le calmer que le mariage, et jusqu'à présent ce remède, qu'on prétend inmanquable, ne leur a point réussi; car deux ans de ménage, et deux enfans, n'ont fait qu'animer leur amour et leur tendresse mutuelle.

Le mari qui s'occupoit d'abord à dégrossir les premiers préparatifs des sculpteurs, est devenu un artiste assez passable. En redoublant de travail et d'assiduité, à mesure que sa famille augmentoit, il amassa quelque argent, sa femme prenoit le plus grand soin du ménage, et soutenoit son mari dans ses travaux, par ses attentions, sa gaieté et sa douceur; en sorte, quoiqu'ils fussent privés du superflu, et qu'ils gagnas-

sent laborieusement leur nécessaire, ils n'en possédoient pas moins le véritable bonheur. Mais hélas ! il ne fut pas de longue durée. L'imprudent jeune homme, dans l'espoir de s'enrichir rapidement, rassembla l'argent qui lui étoit dû ; il emprunta en outre une somme plus considérable, et risqua le tout dans une entreprise hasardeuse de commerce, qui eût le plus mauvais succès. Il perdit tout, et le créancier inhumain qui l'avoit engagé dans cette entreprise, et presque forcé d'accepter son argent, saisit ses meubles, les effets de sa famille, et le fit mettre en prison. Marguerite éperdue vint me raconter ses malheurs. Je ne possédois alors que fort peu d'argent, et mon banquier étoit avec moi en avance. Je partageai avec elle ; mais cette petite somme ne suffisoit pas pour tirer son mari de prison, et c'étoit ce que la pauvre Marguerite avoit plus à cœur. Je lui dis de revenir le lendemain, et je me déterminai à prendre dans la bourse de mes amis, de quoi délivrer le captif. Mais, avant que je sortisse, on me

remit votre magnifique présent, et, au lieu d'aller emprunter de l'argent, et de faire par conséquent la plus douloureuse de toutes les démarches, j'ai vendu la tabatière, et selon moi très-avantageusement; car elle a produit non seulement de quoi délivrer le prisonnier, et dégager tous les meubles et effets de sa famille, mais le surplus a rendu le petit ménage plus riche qu'il n'étoit avant la malheureuse entreprise de commerce. Je leur ai dit, et c'est la vérité, que je tenois de vous l'argent qui a terminé tous leurs malheurs. Ils n'en savent pas davantage, et à présent que vous êtes instruit, je ne doute point que ma conduite n'obtienne votre approbation.

Zelucco fit le plus grand éloge de sa bienfaisance, et déclara qu'il vouloit absolument racheter la boîte et la lui rendre. Mais elle s'y opposa, en l'assurant que ces circonstances avoient seules pu la décider à recevoir un présent de si grand prix, mais qu'elle accepteroit volontiers une boîte de même espèce que celle qu'il avoit cassée,

et qu'elle porteroit avec plaisir un meuble qui lui rappeller oit cet heureux événement. Zelucco fut enfin forcé d'y consentir.

Zelucco avoit écouté avec l'air de l'étonnement et de l'admiration , les détails de cette histoire ; mais elle avoit d'autres circonstances , ignorées de la signora , et fort connues de Zelucco , qui ne jugea pas à propos de lui en faire part. il convient d'en informer le lecteur ,

J'ai déjà observé que Zelucco avoit été fort surpris lorsqu'on lui présenta Marguerite. Sa figure ne lui étoit pas toutefois inconnue ; il l'avoit vue très-souvent , et c'est par cette raison qu'il fut un peu déconcerté de son apparition. Mais en réfléchissant que , quoiqu'il la connût , elle ne le connoissoit pas , il reprit contenance.

En allant à l'église , Marguerite passoit habituellement sous lesfenêtres de Zelucco ; il la remarqua , sa figure lui plut , et il chargea un émissaire de découvrir où elle logeoit , et qui elle étoit. Après avoir réussi dans ses informations , il chargea le même

agent de l'inviter à venir trouver, dans une maison destinée aux entrevues de cette espèce, un honorable seigneur, riche et libéral, qui étoit amoureux d'elle. Marguerite reçut fort mal la proposition, rejeta toutes les offres, et déjoua toutes les ruses qu'on employa pour la séduire.

Cette résistance imprévue enflamma les desirs de Zelucco. Son valet connoissoit l'homme qui avoit prêté à Camillo l'argent perdu dans son entreprise mal combinée, et, à la sollicitation de son maître, il pressa cet homme d'exiger son paiement, en lui faisant entendre que, pour peu qu'il tardât, toute sa somme seroit perdue sans ressource; mais qu'en le faisant promptement incarcérer, il pourroit encore s'acquitter pour sortir de prison. Le créancier eut d'abord quelque répugnance à user d'un moyen si rigoureux; mais le valet décida, en l'assurant, sous le secret, qu'une personne de sa connoissance étoit disposée à payer toutes les dettes de Camillo, plutôt que de le laisser languir dans une prison; il lui

protesta qu'avant un mois il seroit payé ,
et Camillo libre et débarrassé de tous ses
engagemens,

Zelucco prit grand soin de ne point pa-
roître dans cette infâme transaction ; mais
il se flattoit que Marguerite , séparée de
son mari et découragée par l'infortune ,
écouteroit les propositions qu'il lui feroit
renouveler par son agent. Le créancier
chargea son procureur de presser les pour-
suites à toute rigueur, et partit pour la cam-
pagne , afin d'éviter une scène dont il ne
se sentoit pas la force de supporter le spec-
tacle. Ses ordres furent exécutés ponctuel-
lement, le jour même où Zelucco aperçut
à l'opéra son inconnue. Cette nouvelle im-
pression effaça de son souvenir l'infortunée
Marguerite , jusqu'au moment où il la
revit chez la signora Sporza, et apprit que
son présent fait avec des vues fort différentes ,
avoit servi à tirer une famille du malheur
où il l'avoit plongée par ses manœuvres
criminelles et méprisables.

C H A P I T R E X X V.

*On aime à deviner les autres , mais on
n'aime pas à être deviné.*

Si Zelucco éprouva quelque impression de honte ou de remords , en recevant des louanges si peu méritées et des remerciemens d'un service très-involontaire , il n'en joua pas son rôle avec moins d'assurance.

Après l'avoir fait consentir à sa proposition , relative à la boîte , la signora Sporz lui tint parole au sujet des deux étrangères qu'il étoit si empressé de connoître. La plus âgée est , lui dit-elle , ma cousine germaine , et la veuve du colonel Seidlits , mort depuis peu au service du roi de Prusse. Elle est née à Naples , et n'ayant plus , depuis la mort de son mari , les moyens de vivre à Berlin dans son ancienne aisance , elle est revenue dans son pays natal , avec sa fille qui l'accompagnoit à l'opéra. A la mort de son

père , elle a hérité d'une petite terre dans la campagne Felice , et son retour de Berlin à Naples à été encouragé par l'espérance de faire valoir des droits qu'elle tient d'un de ses oncles , sur des biens d'une petite valeur , mais d'une grande importance pour elle , dans la situation resserrée où sa fortune est réduite. Cette réclamation , quelque juste qu'elle puisse être , n'en dépend pas moins de la faveur du ministre.

Zelucco parut prendre un grand intérêt aux parentes de la signora , et déclara qu'il se croiroit infiniment heureux de trouver l'occasion de les servir.

La signora jugea parfaitement le motif de ses offres ; mais elle savoit qu'il étoit très-lié avec le ministre , et qu'il pourroit servir utilement sa cousine dans l'affaire de sa réclamation , qu'on éloignoit toujours sur des prétextes très-frivoles. On doit convenir que la chaleur que la signora mettoit à servir ses amis , ne lui permettoit pas toujours d'être fort scrupuleuse sur les motifs de ceux dont elle employoit le crédit ou l'influence. Si

elle avoit pu déterminer Zelucco à servir madame Seidlits par des motifs purs et honorables , elle l'auroit sans doute préféré ; mais, comme cela ne dépendoit point d'elle , elle crut qu'il seroit toujours avantageux de produire le même effet , quelle que pût être la cause. En conséquence , après avoir remercié Zelucco de ses offres obligeantes , elle ajouta que , s'il vouloit lui faire le plaisir de venir passer chez elle l'après-dîner du lendemain , elle lui présenteroit ses deux parentes , et que madame de Seidlits lui expliqueroit elle-même son affaire.

Zelucco ne manqua point au rendez-vous. Il fut présenté aux étrangères comme un intime ami de la signora. Madame de Seidlits lui raconta son affaire , qu'il eut l'air d'écouter avec beaucoup d'intérêt et d'attention. Il lui promit de la servir de tout son pouvoir dans cette occasion , et dans toute autre qui pourroit se présenter ; enfin , il lia conversation avec la charmante Laura , sa fille ; les agrémens de

son esprit lui parurent supérieurs aux graces de sa figure , et il sortit de chez la signora encore plus amoureux qu'il n'y étoit entré.

Le seigneur Sicilien avec lequel Zelucco étoit venu à Naples , étoit fort considéré du ministre , et Zelucco n'avoit pas sur lui moins d'influence. Ils lui parlèrent tous deux en faveur de madame Seidlits , et s'occupèrent beaucoup moins d'établir la justice de sa demande , que d'en assurer le succès. Il paroît que Zelucco pensoit à autre chose , tandis que madame de Seidlits lui expliquoit son affaire , car il ne put jamais se rappeler sur quoi elle fondeoit sa prétention. Mais le ministre s'embarrassoit heureusement fort peu de cette circonstance ; il n'en déclara pas moins , peu de tems après , qu'il avoit très-scrupuleusement examiné l'affaire de madame de Seidlits , et qu'il ne doutoit point que les juges ne pronçassent en sa faveur. En pareilles matières , on peut compter sur les prophéties des ministres. On n'hésita point à féliciter d'avance madame de Seidlits , comme si

l'affaire eût été définitivement jugée. Et , dans son opinion , Zelucco eut tout l'honneur de ce premier avantage.

Depuis cette époque , il eut fréquemment l'occasion de voir la charmante Laura ; et dans dans les conversations qu'il eut avec elle , il épuisa en vain , pour lui plaire , tous ses talens de séduction. Elle avoit l'esprit plus juste et plus de discernement que les femmes auxquelles il s'étoit précédemment adressé ; ce qui lui avoit réussi avec les autres , fit sur elle un effet contraire. Laura observoit avec déplaisir que , lorsque Zelucco se trouvoit seul avec elle , il entremêloit toujours la conversation de complimens sur sa beauté. Rassasiée depuis long-tems de cette sorte de louanges , qu'elle avoit réduites à leur valeur, elle étoit persuadée qu'en général on ne les adressoit qu'aux personnes de son sexe , dont on ne pouvoit pas faire autrement l'éloge , et qu'elles annonçoient à-peu-près autant de mépris pour leur jugement , que d'adoration pour leurs

charmes. Elle trouvoit d'ailleurs , qu'en vantant son mérite , Zelucco avoit toujours l'air d'être plus occupé et plus convaincu du sien ; mais ce jugement n'étoit pas tout-à-fait juste. Zelucco étoit , à la vérité , très-satisfait des agrémens extérieurs de sa figure et de sa personne , de son esprit et de ses talens naturels ; mais il ne se dissimuloit point qu'il lui manquoit de la culture , et , lorsqu'il rencontroit des hommes instruits, sa vanité lui faisoit amèrement regretter la perte de son tems , à l'âge où il auroit pu acquérir les avantages qu'il envioit aux autres. Quoique habile à masquer son ignorance et même ses vices , il ne pouvoit pas se les déguiser à lui-même , et les louanges qu'on lui donnoit quelquefois , lui faisoient éprouver un sentiment de honte et d'amertume , mais il n'en détestoit pas moins tous ceux auxquels il soupçonnoit assez de pénétration pour discerner son caractère et sa juste valeur. Il ne se plaisoit qu'avec ceux sur l'illusion desquels il croyoit pouvoir comp-

ter. Ceci explique suffisamment pourquoi Zelucco préféroit les sociétés futiles, et devenoit fâcheux et taciturne, dès qu'il n'étoit point occupé de quelque passe-temps qui pût le distraire de ses réflexions.

Cependant cet homme, que le repentir et les remords assiég-oient dès qu'il étoit un instant livré à lui-même, passoit pour heureux dans l'opinion de la plupart de ceux qui connoissoient sa fortune et voyoient sa magnificence. Laura ne soupçonnoit point alors Zelucco d'être intérieurement en guerre avec sa conscience. Elle le supposoit, au contraire, aussi satisfait de lui-même à tous égards, qu'il paroissoit l'être de sa figure.

Quoique le panégyrique de Laura fût presque toujours le texte de la conversation de Zelucco lorsqu'il la rencontroit seule, il en changeoit dès que sa mère venoit la joindre. Un jour qu'en voyant entrer madame de Seidlitz dans l'appartement, il voulut, à son ordinaire, changer brusquement de discours, Laura

lui dit , d'un ton fort grave : Signor , la présence de ma mère ne doit pas vous détourner d'un sujet qui vous plait , puisque vous le traitez si souvent ; elle aura , je vous assure , tout autant de plaisir que moi à vous entendre faire mon éloge.

A cette observation imprévue , l'air du plus violent dépit se peignit un instant sur la physionomie de Zelucco. Il parvint cependant à forcer un sourire , et , après avoir salué madame de Seidlits , il dit à Laure : Je n'avois point , mademoiselle , le projet de changer le sujet de notre conversation ; je n'en connois point de plus intéressant pour moi que votre éloge ; mais , au moment où madame votre mère entroit , j'ai été subitement distrait par une réflexion. Se tournant ensuite vers madame de Seidlits , il l'informa que sa demande étoit accordée dans tous ses points , et qu'elle recevrait ce même jour une lettre officielle du ministre.

La mère de Laure , en le remerciant des soins qu'il avoit donnés à cette affaire ,

l'assura qu'elle lui avoit toute l'obligation du succès ; il lui répondit modestement que son crédit n'égalait pas , à beaucoup près , son zèle , mais qu'elle n'en avoit pas eu besoin pour une cause évidemment juste.

Lorsqu'il eut pris congé , madame de Seidlits s'exprima sur son compte avec toute la chaleur d'une ame sensible et reconnoissante. Sa fille conserva beaucoup plus de modération dans son éloge. Les manières et les regards de Zelucco lui donnoient de l'inquiétude et une sorte de soupçon de ses vues. Madame de Seidlits , moins attentive aux regards et aux discours de Zelucco , fondeoit son opinion de son caractère sur le service qu'il s'étoit empressé de lui rendre. En pareilles circonstances , les mères sont ordinairement plus méfiantes que leurs filles ; mais il en arriva autrement dans cette occasion. Le cœur de Laura n'étoit pas moins disposé que celui de sa mère à la reconnoissance ; mais elle se défioit des vues de Zelucco , et

auroit mieux aimé qu'un autre eût contribué au succès de la demande.

CHAPITRE XXVI.

La physionomie n'est pas une règle sûre pour juger les hommes, mais elle peut servir de conjecture.

L'ABRUYÈRE.

Madame de Seidlits, enchantée d'avoir obtenu une justice dont elle commençoit à désespérer, revenoit souvent sur l'éloge de celui à qui elle étoit redevable de ce succès. Un jour qu'elle en parloit avec son enthousiasme ordinaire, sa fille lui dit :

— Il est malheureux pour le seigneur Zelucco que ses manières, et l'expression de sa physionomie, s'accordent si mal avec les qualités de son cœur.

Je ne vous comprend pas, lui dit sa mère; car il me semble qu'il n'a rien à desirer pour les agrémens de la figure.

Je l'entends dire souvent, reprit Laura ; mais j'avoue que je ne partage point à cet égard l'opinion générale.

Cela me paroît fort surprenant.

Mais, ma chère maman, repliqua Laura ; par l'expression de la physionomie, j'entends un certain je ne sais quoi , fort étranger à la laideur et à la beauté. Il y a une infinité d'hommes , moins régulièrement beaux que le signor Zelucco , qui n'ont point dans leur physionomie, l'expression qui me déplait dans la sienne.

Dois - je penser lui dit sa mère , en souriant , qu'un homme pourroit être trop beau pour vous plaire ?

Vous vous moquerez de moi , répondit Laura , si je vous disois oui ; cependant vous conviendrez qu'un homme perd beaucoup des agrémens de sa figure , lorsqu'il a l'air de trop compter sur leur influence.

Il suffit , dit madame de Seidlitz , qu'un homme soit porteur d'une belle figure , pour qu'on l'accuse d'en tirer vanité.

Je ne suis pas si injuste , reprit Laura ;

par exemple , je trouve , comme tout le monde , que monsieur N. l'Anglais , qui va si souvent chez notre cousine , est un fort bel homme ; il a cependant des manières si unies et si éloignées de toute apparence de présomption , qu'il n'est pas possible de lui supposer de la vanité. L'expression de sa physionomie annonce la bonté de son cœur. J'ai vu des figures dont tous les traits comparés en détail , paroissent aussi agréables , et dont l'ensemble produit toutefois une expression fort différente.

Ceci ne peut pas , selon moi , s'appliquer au signor Zelucco.

J'ai peut-être à cet égard , reprit Laura , une opinion extraordinaire ; mais je suis convaincue qu'une figure disgracieuse ne donne pas toujours l'air d'un méchant homme , et , relativement au seigneur Zelucco , je pense que ceux qui n'ont pas eu l'occasion de le connoître particulièrement pourroient en avoir une opinion défavorable.

De tous les arts , dit madame de Seidlitz ,

celui de physionomiste est le plus incertain et le plus dépendant de la fantaisie.

La première opinion, reprit Laura, dépend toutefois, plus ou moins de son influence.

Sa mère lui répondit que cela ne devoit pas être, parce qu'il en pourroit résulter de grandes erreurs. Avez-vous jamais rencontré une figure plus séduisante que celle de cette jeune femme, que nous vîmes l'autre soir à l'opéra?

Cependant sa conduite est publiquement connue. Vous pouvez aussi vous rappeler le colonel Sleiffen, l'ancien ami de votre père; sa figure étoit certainement fort éloignée d'être gracieuse, c'étoit cependant le meilleur et le plus estimable des hommes. Gardez-vous, ma chère amie, de jamais penser que la laideur ou la beauté, ont la moindre relation avec le vice ou la vertu.

Je vous demande pardon, ma chère maman, reprit Laura; mais les deux exemples que vous venez de citer, sont absolument en faveur de mon opinion. Quoique

la femme que nous avons vue à l'opéra me fût inconnue, je ne l'aurois jamais prise pour une femme honnête, et, à travers l'air dur du colonel Sleiffen, j'ai toujours démêlé son caractère de bienveillance.

Je soupçonne cependant votre jugement d'avoir été guidé par une connoissance préalable de ces deux caractères opposés, et on ne peut pas, sans manquer à la justice et à la charité, soupçonner de perversité une personne quelconque, lorsqu'elle n'a point donné lieu à ce soupçon par sa conduite.

Je vous assure, ma chère maman, que j'ai toujours de la peine à juger défavorablement qui que ce soit, et le plus grand plaisir à reconnoître que je me suis trompée.

Auriez-vous quelque motif de mal penser du signor Zelucco, lui dit sa mère avec vivacité? il me semble que vous lui répondiez avec aigreur, lorsque je suis entrée.

Mais non, ... lui répondit Laura, en hésitant; il me faisoit à son ordinaire beaucoup de complimens, et, comme il

s'est arrêté tout court en vous voyant, je lui ai fait entendre que je désapprouvois qu'il me tint dans votre absence des discours qu'il ne jugeoit pas à propos de continuer lorsque vous étiez présente; quant à penser mal de lui, je... n'ai point de motif... nous ne parlions que de sa physiologie.

J'espère, ma fille, que vous apprendrez de l'expérience à juger les hommes sur des indices moins incertains que les traits de leur figure.

Je l'espère, ma chère maman, et jusqu'à là mon opinion sera toujours subordonnée à votre jugement. Soyez assurée que je n'écouterai jamais mes préventions contre les personnes qui jouissent de votre estime.

CHAPITRE XXVII.

J'AI observé que Zelucco étoit sorti de chez madame de Seidlits, fort mécontent de la manière avec laquelle Laura avoit reçu ses complimens, et fait une observation assez haut pour être entendue de sa mère; mais il étoit infiniment plus piqué de l'indifférence qu'elle lui manifestoit dans toutes les occasions, malgré ses soins et ses attentions pour lui plaire. Si sa répugnance avoit été fondée sur la connoissance du caractère de Zelucco, elle auroit été naturelle, mais elle n'avoit pas eu l'occasion d'acquérir cette connoissance. Les graces de sa personne, et l'éclat de sa fortune, auroient dû effacer peu à peu, une prévention, qui n'avoit d'autre motif qu'un certain je ne sais quoi, qui lui déplaisoit dans sa physionomie, et cela seroit arrivé très - probablement, si les inclinations de Laura n'avoient pas été

fixées d'avance par un incident qui pourra paroître extraordinaire.

Le père de Laura, avoit eu d'un premier mariage, un fils, alors capitaine de dragons, au service de la Prusse. Ce jeune homme étoit l'ami intime du baron de Carlostein, qui réunissoit les deux avantages, d'une haute naissance et d'une grande fortune. Ils avoient servi ensemble sous le grand Frédéric, dans la courte guerre relative à la succession de la Bavière.

A la suite d'un combat malheureux, le détachement commandé par Carlostein faisoit l'arrière-garde dans la retraite, et défendit opiniârement un poste, afin de la faciliter. Comme il commençoit à se replier pour joindre les troupes qui se retiroient, son détachement fut enveloppé par une nombreuse troupe de hussards autrichiens, et auroit été inévitablement ou détruit, ou fait prisonnier, si le capitaine Seidlits, à la tête d'un parti de dragons, n'avoit pas attaqué et dispersé les

hussards , et délivré Carlostein et les restes de sa troupe.

Cette journée fut le commencement d'une amitié intime entre ces deux officiers. A la fin de la guerre , le capitaine Seidlits amena son ami à une petite maison de plaisance que son père possédoit dans les environs de Berlin , et il y passa quelques jours. Laure , alors âgée d'environ dix à onze ans , avoit souvent entendu son père et d'autres officiers parler de Carlostein comme d'un jeune homme de grande espérance , et des femmes faire l'éloge de sa figure et de son caractère.

Le frère de Laure , dans ses lettres qu'on lisoit souvent à la table de son père , avoit parlé avec admiration de la conduite de Carlostein , dans le danger dont il l'avoit sauvé. Lorsqu'elle apprit que ce jeune homme alloit arriver dans sa famille avec son frère , elle s'attendit à voir un héros. La figure et les manières de Carlostein ne démentirent point ses espérances , et durant le séjour qu'il fit dans leur maison , le colonel Seidlits et son épouse le traitèrent avec

tous les égards et les considérations qu'ils devoient à un jeune homme de son rang, et à l'intime ami de leur fils. La figure et les manières de ce jeune militaire, ce que Laura en avoit entendu dire, les égards de ses parens, le vif attachement de son frère, toutes ces circonstances réunies tendirent à le faire passer pour un phénix dans son imagination.

Le colonel et son épouse s'aperçurent de l'impression que le jeune baron faisoit à leur fille, et s'amusèrent d'une admiration qu'ils jugeoient sans conséquence dans un enfant de son âge.

Son père, l'ayant surprise un jour comme elle considéroit une gravure du tableau de Lebrun, qui représente la famille de Darius, lui demanda ce qu'elle regardoit avec tant d'attention. Laura croyoit apercevoir de la ressemblance entre Carlostein et la figure d'Alexandre. Ne trouvez - vous pas, dit - elle à son père, que cette figure, en indiquant celle d'Ephestion, ressemble à mon frère ?

Le colonel ayant examiné la gravure , et aperçu la ressemblance qui avoit fixé l'attention de sa fille , lui répondit en riant : Non ma chère ; mais je suis surpris que vous n'ayiez pas été frappée de la ressemblance de celle-ci , en montrant Alexandre , avec l'ami de votre frère , le baron de Carlostein. Le colonel laissa Laura un peu déconcertée de son éclat de rire et de son observation.

En racontant cette plaisanterie à son épouse , il ajouta : Je voudrois bien savoir à quel âge une jeune fille commence à déguiser ses sentimens ?

A l'âge mûr , reprit madame de Seidlits , où vous commencez à dissimuler les vôtres , lorsque vous soupçonnez qu'il y entre quelque chose d'irrégulier ou de ridicule. Nous avons donné sujet à Laura d'admirer le baron ; en riant depuis des marques de son admiration , nous lui avons fait présumer qu'elle est ridicule , et il est tout simple qu'elle cherche à déguiser ce qui l'expose à la raillerie. Un garçon en auroit fait tout autant.

Mais pas aussi adroitement , repliqua le colonel. Les filles ont à cet égard , sur les garçons une facilité et une présence d'esprit qui leur sont tout-à-fait particulières.

Carlostein partit peu de tems après , pour une terre située au fond de la Prusse. Il passa depuis quelque tems en France. A son retour de son pays , son devoir le conduisit à son régiment , et il n'avoit jamais revu Laura , ni pensé à elle , que comme à un enfant fort aimable , et à la sœur de son meilleur ami.

L'impression qu'il fit sur elle fut plus vive et plus durable. Laura la cachoit soigneusement , parce qu'on l'en avoit raillée ; mais elle ne contribua pas moins à lui faire refuser , avant son retour de l'Allemagne , plusieurs partis que la modicité de sa fortune auroit dû lui faire considérer comme très-avantageux. Elle les trouva tous si inférieurs à Carlostein , qu'elle n'hésita pas un instant ; et, quoique cette impression fût fort affoiblie, elle en tint encore pour quelque chose dans son indifférence pour Zelucco.

La préférence qu'elle donnoit à Carlostein, prouvoit qu'elle ne se laissoit pas éblouir par les agrémens extérieurs ; car , à cet égard, Zelucco avoit l'avantage.

C H A P I T R E X X V I I I.

Q U O I Q U E Zelucco fût fort piqué de voir Laura payer ses soins de la plus froide indifférence , son dépit , loin de ralentir son amour , sembloit lui inspirer une nouvelle ardeur ; et , comme c'étoit chez la signora Sporza qu'il avoit plus fréquemment l'occasion de la rencontrer, il jugea que , pour se maintenir en faveur avec elle , il étoit indispensable de lui faire assidument la cour. Il essaya aussi , mais en vain , de lui faire accepter quelques présens un peu considérables. Elle lui répondit , en plaisantant , qu'elle n'avoit personne de sa connoissance en prison pour dette ; que si cela lui arrivoit , alors , pour les délivrer , elle accepteroit de lui une bague ou une tabatière.

Zelucco considéroit ses refus comme de pures grimaces. Il étoit persuadé qu'elle lui indiqueroit dans le tems , la maniere dont elle vouloit être indemnisée de ses attentions. Il jugea toutefois qu'elle ne consentiroit point à seconder directement ses vues sur Laura , et qu'elle avoit résolu d'observer la neutralité , au moins jusqu'au moment où elle pourroit se faire payer très-chèrement pour agir comme auxiliaire ; mais il avoit fort mal jugé son caractère.

Elevée dans un pays où le système de la galanterie est généralement admis , elle ne la considéroit pas sans doute avec l'austérité d'une femme strictement vertueuse. Durant sa jeunesse , elle n'avoit pas été exempte de coquetterie , et , à un âge où elle devient moins excusable , la signora en conservoit un reste dont ses ennemis abusoient , pour insinuer qu'elle ne s'étoit point jadis arrêtée aux bornes de la simple coquetterie , mais ces accusations vagues manquoient de preuves ; et comme les personnes de son sexe qui les répandoient , passoient pour avoir beaucoup plus notoi-

rement mérité les mêmes reproches , on faisoit peu d'attention à leurs censures. Son humeur enjouée et toujours égale , ses dispositions bienfaisantes , ses manières engageantes et aisées la faisoient aimer généralement de sa société. Elle avoit très-bien vécu avec son mari , et , quoiqu'il fût Italien , elle n'avoit jamais éveillé sa jalousie.

Elle exerçoit avec tant d'esprit son talent pour la raillerie , qu'elle amusoit tous ses auditeurs , sans en offenser jamais aucun particulièrement. Elle abhorroit la médisance qui n'a d'autre objet que de satisfaire la méchanceté ou l'envie. La relation d'une histoire scandaleuse , quoique vraie , lui paroissoit toujours inexcusable. Personne n'étoit plus habile qu'elle , à découvrir la secrète intelligence de deux personnes d'un différent sexe ; mais jamais il ne lui arrivoit de déceler le moindre indice de ses soupçons , ou de sa découverte. Si les deux parties venoient à ses assemblées , elle les recevoit avec sa politesse ordinaire. Si

l'une d'elles lui faisoit confidence de son intrigue , elle cessoit irrévocablement de les recevoir. Elle avoit toujours refusé le rôle de confidente , parce que ces personnages secondaires étoient, disoit-elle, aussi coupables que les principaux, sans avoir la même tentation pour excuse , et elle ajoutoit que, comme les amans finissoient presque toujours par se brouiller , et quelquefois par se haïr , leur haine pouvoit s'étendre jusque sur les personnes qui avoient favorisé leur relation. La signora tenoit aussi pour maxime , qu'on ne devoit jamais faire à un ami, sur le compte d'une personne qui l'intéresse , un rapport qui pouvoit lui déplaire ; particulièrement à un mari , de sa femme ; ou à une femme , de son mari. Si le rapport est faux, disoit-elle , celui qui le rend fait une très-mauvaise action , et une plus mauvaise encore , si elle est malheureusement véritable ; car l'action de la calomnie cesse , dès que la vérité est connue , mais les suites d'une médisance fondée sont plus durables. Elle considéroit

la jalousie bien ou mal fondée comme la peste de la société. Une femme ou un mari jaloux étoient, selon elle, les plus odieux de tous les animaux immondes, et elle invitoit à les exclure de la bonne compagnie, comme des enragés ou des maniaques; elle ne faisoit point scrupule de déclarer, qu'il falloit qu'un homme fût dénué de tout principe de probité, pour lier une intrigue avec une fille de qualité, quand même elle l'en solliciteroit, à moins qu'elle ne fût à la veille d'être mariée; et qu'elle ne jugeoit pas plus favorablement de celui qui ne cachoit pas avec grand soin ses familiarités, même avec une femme mariée.

On jugera peut-être étonnant que la signora Sporza qui, dès le commencement de sa connoissance avec Zelucco, en avoit pris une opinion fort médiocre, et conçue de violens soupçons de ses vues sur Laura, n'en ait rien dit ni à Mde. de Seidlits ni à sa fille, qu'elle aimoit et estimoit sincèrement l'une et l'autre. C'étoit précisément son affection pour elles, qui lui faisoit garder le silence.

Elle espéroit tirer parti de l'amour de Zelucco pour Laura, et de son crédit auprès du ministre. Elle méditoit sur ce sujet des plans et des arrangemens en faveur de ses deux parentes; mais elle étoit convaincue que, si la mère ou la fille avoient la moindre notion des vues de Zelucco, elles cesseroient toute espèce de relation avec lui, et renonceroient sans hésiter à tous les avantages qu'elle vouloit leur conserver. Connoissant d'ailleurs la prudence de Laura et son aversion pour son soupirant, elle le laissa tranquillement manœuvrer, dans l'espoir de réussir dans ses projets, et qu'il échoueroit dans le sien.

Il n'est pas douteux qu'elle manquoit de délicatesse dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres; et il est sans contredit à regretter qu'une femme qui possédoit tant d'excellentes qualités, les entremêlât de foiblesses, ou d'irrégularités reprehensibles.

Si on me faisoit un reproche de présenter ici les deux sexes du genre humain, comme

un composé de matériaux de bon et de mauvais aloi, je répondrois ingénument que je n'en ai jamais rencontré d'autres, et que j'aurai très-grand plaisir à peindre des caractères parfaits, dès que j'en aurai trouvé les modèles dans la nature. Mais j'ai bien peur que ces merveilleux originaux ne soient aussi difficiles à découvrir, qu'il seroit facile et satisfaisant d'en crayonner la copie, et que la race de ces mortels parfaits, inaccessibles aux vices et aux foiblesses, et encaissés dans leurs vertus, comme jadis les chevaliers errans dans leurs cuirasses, n'ait été totalement détruite avec celle des épouvantables géants pétris exclusivement de vices et de perversité, qui s'occupoient de leur tems à désoler le monde. En attendant que ces deux espèces de bonté et de méchanceté parfaite reparoissent, il faudra bien se contenter du mélange bizarre de la race présente, et peindre les hommes tels qu'ils sont; les meilleurs, sujets aux foiblesses, et les plus pervers, capables de quelques bonnes actions.

Chez un personnage tel que le héros de ce livre, les bonnes qualités sont plus rares que dans tout autre, parce que la cruauté, ou une indifférence barbare pour le mal d'autrui, étoit devenu le trait marquant ou la base de son caractère, dans toutes les occasions où il s'agissoit de son intérêt personnel, ou de satisfaire ses passions. Il est évident que ces odieuses dispositions tiennent à plus de vices, et admettent moins de vertu que toute autre espèce de caractère. Montaigne a dit, à la vérité :
» Nature, a, ce crains-je, elle-même attaché à l'homme, quelque instinct à l'inhumanité. * » Mais cet instinct est plutôt celui des démons que des hommes, et j'ai peine à croire que les plus pervers de notre race, se plaisent à faire souffrir leurs semblables, sans aucun autre intérêt que le plaisir de contempler leurs souffrances. Il est suffisamment déplorable qu'une partie

(*) Essais de Montaigne, liv. II, chap. XI.

des hommes soient assez barbares pour suivre ce qu'ils considèrent comme leur intérêt personnel , quoique souvent d'une espèce très-frivole , aux dépens du malheur ou même de la ruine de leurs semblables. Pour trouver des exemples de cette inhumanité , on n'a pas besoin de recourir aux contes des géans ou de la chevalerie , les histoires authentiques en offrent une profusion dans la conduite des héros et des grands personnages de l'antiquité ; et quoique les grands hommes de nos jours soient fort différens pour les sentimens et la conduite , ils ressemblent parfaitement à leurs prédécesseurs par leur insensibilité pour les souffrances et le malheur des autres.

CHAPITRE XXIX.

Essai de perfidie.

ENCOURAGÉ par l'accueil de madame de Seidlits , Zelucco continuoit ses assiduités avec ardeur , et employoit auprès de Laura tous les moyens qu'il croyoit capables de vaincre son indifférence. Mais ses artifices et ses soins ne purent pas la conduire au-delà de la simple politesse , à travers laquelle une sorte d'aversion se faisoit quelquefois sentir.

Quoique peu d'hommes s'embarassassent moins que Zelucco d'offenser l'amour-propre des autres , personne ne sentoit plus vivement que lui lorsque le sien étoit blessé. Il supportoit l'indifférence de Laure avec indignation , et son impatience auroit été encore plus violente , si la vanité , venant à son secours , ne lui avoit pas persuadé que la froideur de Laure ne pouvoit venir que

d'un manque de goût et de discernement. On croira peut-être que cette opinion dût ralentir son ardeur ; mais on doit se rappeler que Zelucco ne connoissoit de l'amour que celui des sens. La figure et la personne de Laura excitoit ses desirs , et il faisoit fort peu d'attention aux qualités de son esprit et de son cœur.

L'aceueil obligeant que madame de Seidlits lui faisoit toujours, attestoit qu'elle avoit de lui une opinion très-avantageuse. Il s'aperçut qu'elle aimoit l'éclat et la représentation, qu'elle paroissoit souffrir lorsqu'il lui manquoit quelque article du superflu d'usage , parmi les gens de la classe élégante. Il conclut de cette foiblesse , qu'avec un peu d'adresse , on pourroit l'amener insensiblement à tolérer la sorte de relation qu'il desiroit former avec sa fille. Il fondeoit cet espoir sur son expérience de plusieurs mères , qui avoient eu pour lui cette odieuse complaisance. En conséquence, il résolut de lui imposer le poids d'une forte obligation , sans que sa fille en lasignora

Sporza en eussent connoissance, Il vint chez elle un matin, à l'heure où Laura avoit coutume de sortir, et l'ayant trouvée seule, après un long préambule à la proposition qu'il vouloit lui faire, il lui dit que sa haute estime pour elle et le vif intérêt qu'il prenoit à son bonheur, lui avoient fait hasarder quelques informations sur l'état de sa fortune, et qu'il avoit vu avec déplaisir qu'elle ne répondoit point à beaucoup près à son mérite. Comme votre mari, ajouta-t-il, a servi chez l'étranger, il sera difficile d'obtenir une pension de la cour ; mais vous me flatterez infiniment, si, en gardant de tout ceci le secret le plus inviolable pour tout autre que vous et moi sans exception, vous voulez me permettre d'être votre banquier pour une somme que je vous compterai annuellement, jusqu'au moment où l'arrangement de vos affaires rendra ce secours inutile, et il lui présenta une lettre de change d'une somme considérable.

Cette proposition colora de vermillon les

Joues de madame de Seidlits , elle lui répondit du ton de la surprise et du déplaisir , qu'elle étoit très - fâchée de la peine qu'il avoit prise en faisant des informations sur l'état de ses affaires , dont on lui avoit rendu un compte fort inexact ; qu'elles n'étoient point assez mauvaises pour la réduire à recevoir des secours de cette espèce , et moins encore d'une personne , dont elle n'avoit point l'honneur d'être la parente ni l'alliée. Elle ajouta qu'elle lui auroit toujours la plus vive obligation du service essentiel qu'il lui avoit rendu , sans qu'elle l'eût sollicité d'aucune manière ; mais que ce bienfait étoit plus que suffisant , et qu'elle se garderoit bien de s'imposer le poids d'une obligation plus forte. En achevant ces mots , elle sortit de la salle , et jeta sur Zelucco un regard , où il crut démêler le soupçon de ses vues. Cette courte harangue le plongea pour un instant dans l'immobilité de la stupeur ; il sortit cependant , et rentra chez lui fort mécontent de lui-même.

Convaincu qu'il avoit mal jugé le caractère de madame de Seidlits, et peut-être décelé ses vues sur sa fille, il craignit d'être privé du plaisir de la revoir, qu'il considéroit comme le bonheur de sa vie.

Après avoir long-tems réfléchi, et successivement adopté et rejeté différens moyens pour réparer son imprudence, et se rétablir, s'il étoit possible, dans la bonne opinion de madame de Seidlits, il lui envoya la lettre suivante.

« Je crains, madame, que votre délicatesse n'ait été blessée ce matin de mes propositions. J'en sens avec regret dans ce moment toute l'indiscrétion; mais la situation d'esprit pénible où m'avoit plongé une nouvelle très-affligeante que j'ai reçue de ma famille, ne me laissoit pas alors la faculté de réfléchir. Forcé de m'embarquer sous peu de jours pour Messine, avec peu d'espoir de jamais revenir à Naples, j'ai saisi, peut-être avec trop de précipitation, le satisfaisant espoir d'être de quelque utilité à une personne que j'es-

time et respecte sincèrement. J'ose espérer que vous excuserez l'ardeur de mon zèle , et que , malgré les motifs qui vous déterminent à me refuser la satisfaction que je desirois , vous ne priverez pas totalement de votre estime celui qui a l'honneur d'être très-respectueusement , »

Madame , votre , etc.

Z E L U C C O.

Quoique la fierté de madame de Seidlits eût été blessée des propositions de Zelucco, elle n'en soupçonnoit point le motif; et, jusqu'à l'arrivée de sa lettre, elle fut tourmentée de l'inquiétude d'avoir répondu avec trop de hauteur à un homme dont l'intention étoit pure et amicale. La lettre produisit tout l'effet que l'auteur pouvoit en attendre. Madame de Seidlits se reprocha vivement sa conduite , et fut fort affligée de son départ. Elle lui écrivit une lettre d'excuses , et ajouta qu'elle espéroit avoir l'honneur de le voir chez elle avant son départ de Naples.

C H A P I T R E X X X.

LORSQUE Laura et la signora Sporza rentrèrent de la promenade , madame de Seidlits les informa de la visite de Zelucco et de son prochain départ de Naples. La manière dont elle leur en rendit compte , leur persuada qu'il étoit venu pour prendre congé , et elle se servit de cette tournure pour cacher le véritable motif de sa visite , dont Zelucco l'avoit prié de ne faire confidence à personne.

La signora fut fort surprise de ce départ précipité. Elle étoit convaincue de la passion de Zelucco pour Laura , et ne concevoit pas que des affaires pussent paroître assez importantes à un homme de son caractère et de son opulence , pour s'éloigner irrévocablement de l'endroit qu'habitoit l'objet de ses affections.

Laure souffroit du chagrin que sa mère paroissoit ressentir ; sans cette circonstance,

elle se seroit réjouie du départ d'un homme dont la société lui étoit désagréable.

Le lecteur se doutera bien , sans qu'on l'en avertisse , que Zelucco n'avoit pas la moindre envie de quitter Naples , et que l'histoire de la lettre affligeante n'étoit qu'un conte inventé pour dissiper tous les soupçons de madame de Seidlits , et lui persuader que sa proposition n'avoit été dictée que par un sentiment d'amitié et de bienfaisance ; car , puisqu'avant de la faire il étoit résolu de quitter Naples et l'Italie , sans savoir si jamais il y reviendrait , il ne pouvoit point avoir de desseins sur sa fille , et son offre étoit par conséquent de pure générosité.

Mais il étoit nécessaire de soutenir son personnage , pour convaincre madame de Seidlits. En conséquence , il annonça son départ à ses principaux domestiques , il fit préparer et emballer une partie de ses effets , il paya les dettes de sa maison , et ordonna de s'informer d'un navire convenable pour le transporter avec sa suite ;

enfin , il joua son rôle de manière , qu'à l'exception de la signora Sporza , tout le monde fut la dupe de son intention.

Après avoir lu la réponse de madame de Seidlits , il reprit sa première opinion. Son ame habituée à l'hypocrisie et à l'imposture , ne put pas concevoir les impression naturelles à un cœur honnête qui craint d'avoir montré l'apparence de l'ingratitude , et s'empresse d'effacer une tache qui lui paroît odieuse. Il se persuada que cette réponse manifestoit l'intention d'accepter ses offres , et que madame de Seidlits n'avoit pris d'abord le ton de dignité , que pour mieux faire valoir sa future condescendance , ou peut-être pour satisfaire un instant sa vanité ; mais que son départ précipité l'avoit déterminée à hâter sa capitulation.

Il reconnut toutefois promptement son erreur ; car , dans la visite qu'il fit dès le lendemain , ayant voulu profiter de la répétition de ses excuses pour ramener , quoique indirectement , sa proposition , elle lui fit perdre tout espoir en la rejetant avec la

même fermeté , mais avec moins de chaleur. Elle lui dit obligeamment , qu'elle avoit pris la liberté de l'inviter à venir la voir , parce qu'elle ne pouvoit pas supporter l'idée de le laisser partir de Naples , après une entrevue aussi froide que la dernière , sans lui réitérer l'expression de sa sincère reconnoissance et lui souhaiter un heureux voyage. Le ton de douceur , de franchise et de dignité qu'elle mit dans cette petite conversation en imposèrent à Zelucco , il garda le silence , et perdit irrévocablement ses honteuses espérances.

Lorsqu'il prit congé , madame de Seidlits lui dit d'un ton grave et touchant :
« En quelque endroit que vous alliez , mon-
» sieur, puissiez-vous y jouir du bonheur
» et des succès que méritent votre bienfai-
» sance et votre générosité. » La conscience de Zelucco n'entendit pas sans remords le vœu de l'innocence. Troublé , confondu et presque hors d'état d'articuler , il écoutoit en balbutiant quelques mots sans oser prononcer le nom de Laura , lorsqu'elle entra

dans la salle avec sa cousine. Zelucco ne put point reprendre assez d'assurance pour leur parler , il les salua sans dire un seul mot , et sortit avec précipitation.

Son désordre fit plus en sa faveur auprès de madame de Seidlits , que tout ce qu'il auroit pu lui dire s'il avoit conservé sa présence d'esprit. Elle attribuoit à la sensibilité de son cœur, et aux regrets de quitter des amis sans espérance de les revoir , la confusion qui n'étoit occasionnée que par le trouble de sa conscience et le dépit d'avoir échoué dans sa perfidie.

Sans être convaincue que sa mère eût raison , Laura feignit d'en juger comme elle.

La signora Sporza méditoit sur la conduite de Zelucco , sans pouvoir en pénétrer les motifs , mais elle connoissoit son égoïsme , et le jugeoit incapable de s'affecter pour une autre cause que celle de son intérêt ou de son plaisir.

Il continua les préparatifs de son départ durant quelques jours , mais à l'arrivée du

premier navire de la Scicile , il publia qu'il avoit reçu des lettres , que l'affaire qui exigeoit sa présence étoit heureusement terminée , et que son voyage devenoit absolument inutile. Il laissa circuler cette nouvelle sans en informer particulièrement madame de Seidlits , dans la crainte d'avoir l'air d'attacher trop d'importance à sa personne , et de croire que la mère et la fille y prenoient plus d'intérêt qu'elles ne jugeoient à propos d'en manifester. Dans la visite qu'il leur fit , après avoir laissé passé quelques jours , il reçut avec grand plaisir le reproche que madame de Seidlits lui fit , d'avoir différé de l'informer d'une nouvelle qu'elle apprenoit avec tant de plaisir. Il chercha les yeux de Laura , mais , comme elle ne partageoit point la satisfaction de sa mère , elle feignit de ne pas l'avoir entendue. La signora Sporza dit , en fixant malignement Zelucco , qu'elle étoit moins surprise que son amie , parce qu'elle s'étoit presque toujours douté qu'il surviendrait quelque incident pour détourner ce voyage.

CHAPITRE XXXI.

EN jugeant d'après son propre cœur, et les observations qu'il avoit faites sur la conduite des autres, Zelucco s'étoit fortement persuadé que la vertu n'étoit qu'un masque ou un espèce de vernis, et que les plus belles apparences de générosité, désintéressement, abnégation de soi-même bien analysés, ne laisseroient pour résidu que l'intérêt personnel, au fond du creuset. Il soupçonnoit aussi, presque toujours aux actions des hommes, un motif secret et fort différent de celui qu'on leur supposoit. En conséquence, lorsque le motif présumé indiquoit du désintéressement ou de la générosité, il concluoit qu'il devoit en exister un autre, dont on trouveroit la source dans l'intérêt personnel.

Nayant pas pu découvrir quelle sorte d'avantage Laura espéroit recueillir de sa réserve avec lui, ni celui que sa mère

avoit en vue , en refusant ses propositions auxquelles il n'avoit point mis de clauses , il conclut , après beaucoup de méditations , que la mère et la fille avoient tenu conseil sous la présidence de la signora Sporza , et décidé de faire servir la dignité de l'une et la réserve de l'autre , à attiser sa passion , et à le forcer d'en venir au mariage.

Il résolut , en conséquence , de cesser pour quelque tems ses assiduités auprès de Laura , et de faire publiquement la cour à une fille de qualité , qui passoit pour la plus belle de Naples. Il se flattoit que madame de Seidlits et sa fille , alarmées de cette nouvelle relation , deviendroient plus complaisantes.

Il joua si bien son rôle , qu'en peu de tems on répandit dans la ville , que les articles du contrat de mariage étoient convenus entre Zelucco et les parens de la demoiselle , et il eut grand soin de faire circuler des circonstances , qui pouvoient faire croire personnellement M^{de}. et m^{de}.

moiselle de Seidlits , à la vérité de ce rapport.

Mais il eut la mortification d'apprendre que , de toutes ses connoissances , celles qui sembloient prendre le moins d'intérêt à cette nouvelle , étoient précisément celles auxquelles il s'étoit flatté de faire une vive impression ; que madame de Seidlits et la signora Sporza croyoient sincèrement à son mariage , et en parloient avec la plus grande indifférence , et qu'on ne pouvoit apercevoir d'autre différence , dans la conduite de Laura , qu'un supplément à sa gaieté ordinaire.

Convaincu de la nullité de son stratagème , il ralentit ses assiduités auprès de la jeune demoiselle , et revint faire sa cour à l'ancien objet de son affection.

Une circonstance servit à hâter son retour. Il apprit que monsieur N. le gentilhomme Anglais , dont j'ai déjà parlé plus haut , alloit presque tous les jours chez la signora Sporza , et s'y trouvoit très fréquemment avec madame et mademoiselle de Seidlits. Il avoit peine à croire qu'on

pût lui préférer monsieur N. ; se rappelant toutefois que les femmes avoient quelquefois des goûts fort bizarres , il sentit un mouvement de jalousie , et , après avoir préparé une histoire pour excuser son absence , il se présenta chez madame de Seidlits. Son apologie méditée fut en pure perte , car , comme on ne s'étoit point aperçu de son absence , son retour ne fit point de sensation. On le reçut , comme si on l'avoit vu la veille , et , au moment où il entamoit ses excuses , la signora Sporza dit de manière à ce qu'il l'entendit , « Ceci » est assez chanceux , monsieur N. ne peut » pas être aujourd'hui des nôtres , et il » nous falloit quelqu'un pour compléter la » partie ; signor , voulez - vous bien tirer » une carte ? »

Déconcerté dans tous ses projets de séduction , ennuyé de ses amusemens ordinaires et dégoûté de ses anciens plaisirs , Zelucco n'en pouvoit plus goûter , éloigné de Laura. Forcé de renoncer à l'espoir de l'obtenir par des intrigues , il se résigna ,

non sans peine , à recourir aux moyens honnêtes.

Cette dernière ressource lui sembloit d'autant plus humiliante , que sa maxime favorite avoit toujours été qu'un homme , en possession de son bon sens , ne pouvoit penser au mariage , que pour acquérir une fortune , ou par des vues d'ambition ; cependant , après avoir échoué dans tous ses projets , et ne pouvant pas satisfaire autrement des desirs qui devenoient tous les jours plus violens , il fallut renoncer à sa maxime , et solliciter une alliance , qui ne présentoit ni fortune , ni illustration.

Après avoir bataillé long - tems avec lui - même , Zelucco alla trouver madame de Seidlits , et sans détour ni préambule , à une proposition dont le succès ne lui paroissoit point douteux , il l'informa de ses honorables intentions pour sa fille. Il auroit été difficile de faire à madame de Seidlits une proposition , qui lui fût plus agréable.

Dans les premiers tems , après la mort de

son mari, totalement occupée de sa douleur, elle ne considéroit la diminution de sa fortune, que comme un foible inconvénient de cette perte funeste; mais, lorsque le tems eut amorti la violence de ses regrets, elle devint plus sensible aux privations et aux petites mortifications auxquelles une fortune très-modique expose ceux qui sont accoutumés à vivre dans l'aisance.

Son mari aimoit, comme tous les Allemands, la représentation, et avoit accoutumé son épouse à un genre de vie plus dispendieux que ses revenus ne pouvoient raisonnablement le permettre. Madame de Seidlits, quoiqu'elle eût des qualités estimables, n'étoit pas exempte de vanité. Elle aimoit que sa maison, son ameublement, et tous ses ustensiles, fussent élégans, ou même un peu magnifiques; avec ces inclinations, l'économie dont elle ne pouvoit plus se dispenser, devoit lui être personnellement désagréable, mais elle en souffroit encore plus pour sa fille,

qu'elle auroit voulu voir toujours brillante. C'étoit là le principal objet de sa vanité, elle chérissoit Laura tendrement, et, pour lui procurer quelque plaisir, elle auroit volontiers sacrifié toute autre jouissance.

On croira facilement qu'elle fût enchantée d'une alliance avec un homme immensément riche, dont elle croyoit le caractère très-estimable. Elle accepta sa proposition, et, après l'avoir obligeamment remercié de la préférence qu'il donnoit à sa fille, elle lui dit qu'elle en informeroit Laura, et l'inviteroit à faire elle-même la réponse.

C'est tout ce que je desire, madame, répondit Zelucco.

La conduite invariable de Laura, continua, madame de Seidlits, a droit à toute mon indulgence; sa prudence et son discernement ne me permettent point d'user de mon influence, et encore moins, de la contrarier dans cette importante circonstance.

De la contrarier, reprit Zelucco, sup-

poseriez-vous donc , madame , qu'elle a disposé de son cœur , en faveur de quelqu'autre ?

Non, monsieur, lui dit madame de Seidlits ; si cela étoit , je ne vous en aurois point fait un mystère.

Et bien, madame, cela étant , il faut espérer que la contrariété ne sera pas nécessaire.

Madame de Seidlits n'étoit pas aussi assurée du consentement de Laura, que Zelucco sembloit l'être , et elle avoit répondu, par cette raison, avec une sorte d'incertitude, qui parut à celui-ci désobligeante, ou même ridicule.

Après avoir obtenu la permission de faire lui-même à Laura ses propositions , il se retira, convaincu qu'elle les accepteroit indubitablement, et un peu mortifié d'être réduit à entrer dans le temple des plaisirs, par la porte de l'hyménée.

CHAPITRE XXXII.

Tendresse maternelle. Déférence filiale.

Ce même jour, madame de Seidlits prit occasion du service que Zelucco lui avoit rendu, pour parler de lui devant Laura, dans les termes que lui dictoit sa reconnoissance, et la bonne opinion qu'elle avoit de son caractère; elle ajouta que, s'il se marioit, sa femme seroit sûrement heureuse.

Oui, dit Laura, en supposant qu'elle puisse l'aimer.

Un homme estimable et généreux, reprit madame de Seidlits, obtiendra toujours l'estime d'une femme vertueuse; et ce gage du bonheur est plus sûr, ma chère amie, dans le mariage, que toutes les notions ridicules que quelques femmes se forment de l'amour.

Alarmé de l'air sérieux que madame

de Seidlits avoit pris en terminant cette phrase , Laura s'écria , en fixant attentivement sa mère :

= Juste ciel ! que dois - je penser ? ...
Le signor Zelucco auroit-il ; .. mais non ,
cela n'est pas possible.

Oui , ma fille , répliqua madame de Seidlits ; il pense à vous , et à vous seule. Il m'a offert aujourd'hui pour vous , le don de sa main et de sa fortune.

Elle avoit à peine achevé , que l'incarnat brillant des joues de Laura disparut , et fit place à la pâleur de la mort. Elle parut prête à perdre tout-à-fait connoissance.

Et bon dieu , ma chère fille , qu'avez-vous , s'écria vivement sa mère ?

O ma tendre mère , lui dit Laura d'une voix foible , donnerez - vous votre fille à un homme qu'elle ne peut aimer ?

Ordonnez-vous à l'infortunée Laura ? ...

Pourquoi donc cet effroi , dit madame de Seidlits ; ce que je viens de vous dire , ne ressemble point assurément à un ordre.

Hélas , reprit Laura , vos desirs ne seront

ils pas toujours pour moi des ordres inviolables ?

Et c'est par cette raison, ma fille, que je n'en aurai jamais que vous ne puissiez pas satisfaire avec plaisir.

J'ai fait, dit Laura, le bonheur de ma vie, de vous obéir et de prévenir, quand je l'ai pu, tous vos desirs; mais pouvez-vous desirer de m'unir à un homme qu'il m'est impossible d'aimer? et voudriez-vous le payer du service qu'il vous a rendu, en lui donnant une épouse sans fortune, sans affection pour lui, et même sans...

De grace, ma chère enfant, dit madame de Seidlitz, en l'interrompant, cessez un discours qui m'afflige. Vous savez que je ne puis desirer que votre avantage; écoutez-moi, de grace, tranquillement: il s'agit de vous décider dans une affaire très-importante. Vous n'ignorez pas combien notre situation est changée, depuis le malheur que nous avons eu de perdre votre père. Ses vues d'avancement dans le service militaire, sa générosité, et plus encore sa

tendresse pour sa femme et pour sa fille, vous ont accoutumée à un genre de vie fort au-dessus de ce que nous pourrions aujourd'hui nous permettre. Un homme bien né, d'une belle figure, immensément riche, généreux et d'un caractère à tous égards estimable, vous offre sa main et sa fortune. Vous dites que vous ne pouvez point l'aimer; eh bien, si vous persistez dans cette opinion, il n'en sera plus parlé. Je ne vous forcerai jamais à épouser un homme pour lequel vous avez de la répugnance; mais je crains que vous n'ayiez adopté des idées fausses et romanesques.

Trouvez-vous, reprit Laura, quelque chose de déraisonnable ou de romanesque à refuser ma main à un homme auquel je ne puis pas donner mon cœur? Mais vous avez parlé, ma chère maman, de la gêne de notre présente situation, comme si elle m'affectoit personnellement. Je ne sais si j'ai bien compris, ma tendre mère?..

La gêne de notre situation, ma chère

fille , ne m'est véritablement pénible que par rapport à vous.

N'y pensez donc plus dès cet instant , ma chère mère , car je n'y suis point du tout sensible ; et soyez assurée que , si vous pouvez la supporter sans peine , elle me paraîtra infiniment préférable , avec tous ses inconvéniens , à l'opulence que je partagerois avec le signor Zelucco , en devenant son épouse.

Et bien , ma chère fille , c'est fini ; vous en avez dit assez , et plus qu'il étoit nécessaire : je ne vous en parlerai jamais.

Comment , lui dit Laura , les yeux remplis des larmes de l'attendrissement et de la reconnoissance , comment pourrois-je me rendre digne de tant de bonté ?

En suivant toujours la voix de votre conscience et de votre cœur vertueux. Sois heureuse , ma chère fille , ajouta madame de Seidlits , et ta mère sera satisfaite.

Ah ! je le suis parfaitement , s'écria Laura , en serrant entre ses bras madame de Seidlits ! comment pourrois-je n'être pas heureuse ,

tandis que je conserverai la meilleure des mères ?

Madame de Seidlits informa sa fille que Zelucco avoit sollicité et obtenu la permission de lui faire personnellement ses propositions.

Laura supplia sa mère de vouloir bien se charger de la réponse ; mais elle observa qu'elle avoit donné sa promesse , et que Zelucco pourroit se croire offensé , si elle y manquoit. Et il faut au moins , ajouta-t-elle en souriant , que je réussisse dans un des articles de ma négociation.

Laura ne répliqua point , et elle se disposa le lendemain à soutenir courageusement une scène qu'elle ne voyoit pas approcher sans inquiétude.

CHAPITRE XXXIII.

Si on croit aimer sa maîtresse pour elle ,
on est bien trompé.

LA ROCHEFOUCAULT.

ZELUCCO vint le lendemain chez madame de Seidlits. Après avoir attendu seul quelques instans , il voit entrer Laura , pâle et évidemment fort émue. Elle le pria , sans oser lever les yeux , de prendre un siège , et elle se plaça vis-à-vis de lui à une distance raisonnable.

Vous êtes, sans doute informée, mademoiselle, lui dit Zelucco, du sentiment que m'ont inspiré votre beauté et votre mérite. Vous connoissez le but de ma visite.

Oui , monsieur , lui répondit Laura , et je suis infiniment reconnoissante de la bonne opinion que vous avez de moi , et des honorables intentions dont vous avez fait part à ma mère. = Mais...

Zelucco expliquant le trouble de Laura en sa faveur , quitta son siège , traversa la chambre , et saisissant sa main tremblante , il lui dit , ou plutôt s'écria : Ne parlez point de reconnoissance pour des choses qui n'en valent pas la peine , ma fortune est toute entière à votre disposition , et je me flatte que vous fixerez à un terme court , l'heureuse journée qui nous unira pour toujours.

Ce ton de certitude , manifesté si brusquement , blessa la délicatesse de Laura , et éveilla sa fierté. Elle dégagea sa main , et lançant à Zelucco un regard d'indignation : Portez , monsieur , lui dit-elle , votre fortune à une femme qui la desire et la mérite plus que moi , je n'ai aucune prétention à la partager avec vous.

Zelucco surpris , et non moins offensé , lui répondit : Je suis fâché , mademoiselle , de vous avoir offensée ; je me flatte toutefois , qu'il n'y a rien dans ma proposition dont votre vanité puisse être blessée.

Sans m'exposer au reproche de vanité , répliqua Laura , je puis être étonnée de

m'entendre presser de fixer le jour d'un engagement auquel je n'ai jamais donné, ni ne donnerai jamais mon consentement.

J'ai imaginé, mademoiselle, que madame votre mère avoit eu la bonté de vous expliquer mes intentions et de plaider ma cause, puisqu'elle m'a donné son approbation. Je me flattois, à la vérité, d'obtenir la vôtre, et que vous voudriez bien abréger des délais inutiles.

Ma mère a, monsieur, un cœur généreux et reconnoissant. Elle est très-sensible au service que vous lui avez rendu, et à cet égard je partage ses sentimens. La meilleure preuve que je puis vous en donner, est de vous avouer sans détour, qu'il ne m'est pas possible de répondre comme vous le desirez à vos intentions en ma faveur; j'espère que vous voudrez bien renoncer dès cet instant à un projet inexécutable, et qui ne mérite pas de vous occuper sérieusement.

On m'a assuré, mademoiselle, continua Zelucco, que votre cœur étoit libre.

On vous a dit la vérité , monsieur , lui répondit Laura.

Quelles sont donc vos objections , reprit Zelucco ?

Je ne me crois , monsieur , tenue de rendre compte de mes motifs , qu'à celle dont le devoir , la tendresse et le respect me font dépendre.

La possibilité d'un pareil refus n'avoit jamais pu entrer dans la tête de Zelucco. Il s'étoit , au contraire , très-fortement persuadé que la précédente réserve de Laura n'avoit d'autre but que de le conduire forcément au mariage ; un événement si peu prévu excita si violemment sa colère , qu'il eût beaucoup de peine à la contenir.

Laura , s'apercevant qu'il étoit fort animé , l'assura qu'elle n'avoit pas eu l'intention de l'offenser ; mais que , dans cette occasion , son devoir lui prescrivait de lui déclarer que sa résolution étoit invariable. Elle ajouta qu'elle lui souhaitoit sincèrement le bonheur , et une épouse digne de le partager.

Je vous remercie , mademoiselle , de votre souhait obligeant , lui répondit Zelucco en lui lançant des regards enflammés qui peignoient parfaitement la situation de son ame.

Je vous prie d'excuser , lui dit Laura , si je ne vous tiens pas plus long-tems compagnie , et elle sortit avec précipitation.

A peine elle avoit disparu , que Zelucco se frappa deux fois le front de son poing avec violence , et sortit en deux sauts de la maison , avant que madame de Seidlits , qui se proposoit de venir le joindre , eût le tems de faire le trajet de son appartement au salon.

Son cœur sensible et reconnoissant pâtit d'apprendre qu'il étoit sorti si mécontent ; et lorsque Laura l'eut informée des particularités de son entrevue , elle trouva que sa fille auroit dû adoucir son refus , et supporter plus tranquillement les indices d'une agitation qui attestoit la sincérité de son attachement.

On auroit pu toutefois , dit Laura , les

considérer comme les indices de la haine , et j'avoue qu'ils n'auroient pas pu me faire une impression plus désagréable.

En arrivant chez lui , Zelucco vomit un torrent de malédictions contre le beau sexe en général , et en particulier contre l'orgueil et la folie de Laura. Il querella ses domestiques , et fit toutes les extravagances que la vanité blessée fait commettre aux hommes qui n'ont point d'empire sur leurs passions ; mais, après avoir juré et tempêté durant quelques heures , il réfléchit enfin que toutes ses contorsions ne changeroient rien à l'état des choses et ne le rapprocheroient point de son but ; sa colère ne convertit en sombre mélancolie. Il renonça pour quelque tems à la société , et médita durant sa retraite les moyens d'avoir Laura à sa disposition , et de satisfaire à la fois ses desirs et sa vengeance. Entre autres projets, il forma celui de la faire enlever et de passer sur un navire à Tunis. Il eut même à ce sujet quelques conversations avec un intrigant adroit et hardi , qui com-

mandoit un vaisseau marchand et connoissoit parfaitement les côtes de Barbarie. Zelucco avoit fait cette connoissance à Palerme , où le marin lui raconta quelques-unes de ses aventures qu'il avoit écoutées avec plaisir.

Mais , tandis qu'il rouloit cet odieux projet dans sa tête , il fut un jour tenté de rendre une visite à madame de Seidlits , qui tâcha de compenser par une réception très-obligeante , le trop de dureté qu'elle soupçonnoit sa fille d'avoir mis dans sa conduite vis-à-vis d'un homme dont elles n'avoient qu'à se louer l'une et l'autre. Elle n'hésita pas même à lui déclarer qu'elle auroit désiré que sa fille eût répondu plus favorablement à sa proposition , et qu'il ne falloit pas encore désespérer de l'avenir , elle lui conseilla toutefois de ne plus hasarder aucune espèce de démarche ; mais elle promit de l'avertir , dès quelle apercevrait dans les sentimens de Laura quelque changement en sa faveur.

Cette conversation contribua beaucoup

à lui faire abandonner ses projets de vengeance , dont il sentit aussi les difficultés et le danger , lorsque son imagination fut plus tranquille.

Ne se trouvant pas toutefois en état de faire bonne contenance et de supporter la vue de Laura sans une émotion visible , il résolut de parcourir encore l'Italie, et peut-être la France , pour se distraire par la variété des objets , de celui qui l'occupoit malgré lui sans cesse.

A Rome il essaya d'éteindre la passion qui le tourmentoit , dans un torrent de dissipations , ou plutôt de débauches , dont il s'étoit abstenu depuis quelque tems. Cet expédient ne lui réussit pas mieux que n'avoient fait précédemment les malédictions et les blasphêmes. Invité à toutes les assemblées brillantes , se livrant à toutes les fantaisies qui pouvoient flatter ou réveiller ses sens , il sembloit passer le jour et la nuit dans les plaisirs et les jouissances , tandis qu'en réalité il étoit rongé de chagrin et d'ennui. Les efforts qu'il faisoit

pour vaincre sa passion , sembloient produire l'effet contraire ; la séduisante image de la vertueuse Laura se présenteoit au milieu des orgies à son imagination , et lui inspiroit un dégoût invincible pour les caresses et les charmes des femmes perdues dont il étoit environné.

Incapable de suivre le premier plan de son excursion , ou de supporter plus longtemps l'absence de Laura , il envoya un de ses valets , faire des excuses au cardinal chez lequel il devoit dîner , et un autre chercher des chevaux de poste , avec lesquels il partit , et revint rapidement à Naples.

Madame de Seidlits le reçut avec sa complaisance ordinaire , mais ne lui apprit rien de nouveau relativement à sa fille. Il eut même la mortification d'éprouver que , quoique la porte de madame de Seidlits lui fût presque toujours ouverte , sa fille se dispensoit souvent de le favoriser de sa présence.

Tandis que Zelucco put espérer de réussir chez madame de Seidlits par des

moyens de séduction , il ne desira de la signora Sporza que de la complaisance. Lorsqu'il se vit réduit à faire des propositions de mariage , il crut pouvoir se dispenser d'employer sa médiation pour une affaire qui ne devoit pas , selon lui , souffrir la moindre difficulté. Successivement trompé dans ses deux espérances , et très-piqué de ne point voir Laura quand il rendoit visite à sa mère , il eut de nouveau recours à la signora. Dans ses conversations avec elle , il fit avec chaleur l'éloge de sa jeune amie , et termina sa harangue , en jurant que sa passion pour elle étoit , et avoit toujours été accompagnée des vues les plus honorables.

Et quelles autres vues auriez vous pu avoir , lui dit malicieusement la signora ? Personne ne vous croira jamais assez pervers pour vouloir nouer une intrigue galante avec une fille de qualité , avant qu'elle soit mariée. *

A Naples, l'adultère est un péché véniel auprès

Il convint de la noirceur d'une pareille entreprise , et ajouta qu'il avoit offert très-respectueusement sa main et sa fortune ; mais qu'à sa grande surprise , et à son très-grand regret , on avoit refusé l'un et l'autre.

Il est naturel , lui dit la signora , que vous soyiez fâché de cette petite disgrâce ; mais tant d'autres que vous l'ont éprouvée , que je ne vois pas pourquoi vous en seriez surpris. Ce ne fut pas sans efforts , que Zelucco parvint à cacher l'humeur que lui donna cette observation. Après quelques instans de silence , il dit cependant qu'il craignoit que Laura n'eût contre lui des préventions. Vous jouissez , ajouta-t-il , de sa confiance ; dites-moi comment je dois m'y prendre pour les détruire , et la rendre plus favorable à mes intentions.

Je ne connois point de qualités , répondit la signora , qui puissent plus sûrement prévenir Laura en faveur de celui qui les

de la séduction d'une fille , parce qu'on lui enlève l'espoir de trouver un mari.

possède , que la sincérité , la douceur et la bienveillance ; et si j'avois à donner un conseil , ce seroit d'employer ces moyens-là, et de renoncer à tout autre.

Quoique la signora eût affecté un air très-sérieux en prononçant cette phrase , Zelucco n'en sentit pas moins vivement l'ironie , il la remercia cependant du bon conseil , et ajouta qu'il voyoit avec chagrin Laura s'éloigner et disparoître lorsqu'il rendoit visite à sa mère , dans la crainte apparemment qu'il ne renouvelât ses prétentions. Il pria la signora de l'assurer qu'il ne se proposoit point de la fatiguer de ses sollicitations , qu'il se bornoit à désirer d'être reçu chez madame de Seidlits en qualité d'ami , et qu'il ne pourroit pas s'en flatter tandis que sa présence feroit fuir une partie de sa famille.

La modération de cette demande fit à la signora une illusion si complète , qu'elle lui déguisa la colère que Zelucco contenoit très-imparfaitement. Elle promit d'informer ses amies de ses dispositions , et le jour

suivant il reçut l'invitation de venir à son assemblée.

Madame de Seidlits et la signora Sporza représentèrent à Laura que la proposition de Zelucco n'exigeoit point qu'elle eût pour lui une réserve particulière , et sans discuter cette question , elle consentit à se laisser gouverner par leurs conseils , quoiqu'elle y eût beaucoup de répugnance.

Zelucco eut enfin le plaisir de la voir aussi fréquemment qu'à l'ordinaire , il faisoit assidument sa cour à la mère et à la fille , il étudioit avec attention leur caractère , et tâchoit d'y conformer ses paroles et ses actions. Malgré la contrainte qu'il étoit forcé de s'imposer , il trouvoit plus de satisfaction dans cette société , que dans toutes ses parties bruyantes et licencieuses ; e t si son caractère n'eût pas été irrévocablement dépravé , l'habitude de commander à ses passion et de chercher les moyens de plaire , auroit produit peu-à-peu un changement dans ses inclinations : car rien n'est plus propre que la société des

Femmes aimables et vertueuses, à ramener les hommes dans le sentier de la vertu.

CHAPITRE XXXIV.

J'AI déjà observé qu'il entroit dans le caractère de madame de Seidlits une dose de vanité qui ternissoit quelquefois l'éclat de ses qualités estimables. En conversation elle étoit sujette à répéter les titres et les grands noms des amis de son mari, qui venoient fréquemment chez elle durant sa résidence en Allemagne. Elle mettoit beaucoup de recherche dans sa toilette, et adoptoit souvent un genre de parure, qui lui convenoit mieux lorsqu'elle étoit plus jeune de quelques lustres. Considérée dans son printemps comme une beauté, elle en conservoit des restes, et sembloit oublier en les contemplant la forte portion qui avoit disparu ; un grand nombre de femmes sont sujettes à cette erreur de calcul, et ne le

compensent point par les bonnes qualités de madame de Seidlits. Quoique élégante , elle étoit parfaitement décente ; elle avoit l'humeur enjouée , douce , égale et complaisante , et le cœur rempli de bienveillance et de générosité.

Zelucco découvroit tous les jours chez Laura une profondeur de réflexion , un jugement solide et un discernement sûr , dont il n'avoit pas cru le sexe féminin susceptible , et qui pouvoit paroître extraordinaire à son âge. Elle joignoit dans ses manières le rare complément d'une élégante simplicité, dépouillée de toute espèce d'affectation. Toujours empressée de remarquer les perfections des autres , et de leur rendre hommage, elle sembloit oublier celles qu'elle possédoit personnellement.

Jamais fille n'eut un sentiment plus vif que Laura , de ce qu'elle devoit à sa mère. Les soins qu'elle avoit pris de son enfance, les attentions qu'elle lui prodiguoit tous les jours , sembloient à son cœur sensible , des obligations dont il étoit impossible de s'ac-

quitter jamais. Indépendamment des sentimens de la nature et du devoir, Laura estimoit les bonnes qualités de sa mère ; ni la reconnoissance ni l'estime ne pouvoient toutefois lui déguiser les foiblesses dont nous venons de parler : elle les voyoit avec déplaisir, et ne pouvoit cependant se défendre d'en vouloir passagèrement aux personnes qu'elles soupçonnoit d'en faire l'observation. Lorsqu'il arrivoit à sa mère de manifester quelque'un de ses petits ridicules, elle employoit son adresse à détourner l'attention de la compagnie, et auroit voulu pouvoir se les dissimuler à elle-même.

Mais sa jouissance favorite étoit d'entendre louer sa mère des bonnes qualités qu'elle possédoit réellement. Indifférente aux formalités d'étiquette ou d'usage, lorsqu'elle en étoit l'objet, elle souffroit visiblement de la moindre négligence d'attention pour sa mère.

Zelucco remarqua cette particularité de son caractère ; il vit que Laure écoutoit les

choses flatteuses qu'il lui disoit , avec indifférence , quelquefois même avec déplaisir , tandis qu'elle paroissoit enchantée des louanges fondées qui s'adressoient à madame de Seidlits. Renonçant , en conséquence , à la route directe , il prit un détour et tâcha de s'insinuer dans le cœur de la fille en faisant sa cour à la mère.

Cette entreprise exigeoit toutefois de l'adresse et de la prudence ; il falloit que ses complimens parussent justes et vinssent à propos. Il lui arriva une fois d'en hasarder un , que , très-certainement , madame de Seidlits ne méritoit pas. Un regard d'indignation de sa fille lui fit promptement sentir sa faute, et le rendit plus circonspect.

Il se borna dans la suite à chercher les occasions d'adresser à madame de Seidlits les choses flatteuses qu'elle méritoit. L'étude et la pratique le rendirent habile à les saisir , et l'aversion de Laura diminua considérablement. Elle ne put pas se défendre d'un sentiment de bienveillance et d'approbation pour un homme qui lui faisoit habituel-

lement goûter les plus douces jouissances.

Ce changement dans les sentimens de Laure causa plus de satisfaction à madame de Seidlits qu'à la signora Sporza , dont l'estime pour Laure et l'aversion pour Zelucco augmentoient en proportion qu'elle connoissoit l'un et l'autre. Son aversion pour ce dernier n'étoit pas uniquement fondée sur ses propres observations. Une amie de Palerme l'avoit informée d'un grand nombre de circonstances qui confirmoient et augmentoient sa mauvaise opinion de Zelucco. Elle ne pouvoit pas supporter l'idée de le voir devenir l'époux de sa jeune amie , quoiqu'elle trouvât cette alliance fort avantageuse pour la fortune. Ne voulant pas toutefois priver madame de Seidlits de la société d'un homme qui pourroit lui rendre de grands services , elle ne lui fit point une confidence qui l'auroit très-certainement déterminée à le bannir de chez elle ; et elle se réserva de parler , si les choses en venoient au point de rendre cette précaution nécessaire.

Quoique la signora cachât soigneusement à madame et à mademoiselle de Seidlits la mauvaise opinion qu'elle avoit de Zelucco, celui-ci ne fut point le dupe de ses sentimens. Il n'en existe point peut-être d'aussi difficile à dissimuler que la haine à celui qui en est l'objet. Avec une médiocre dose de dissimulation, il est possible d'en imposer à ceux pour lesquels on n'a point d'estime, ou même qu'on méprise; et, si on y joint un motif d'intérêt personnel, on pourra leur persuader qu'on a pour eux du respect, ou même de la vénération. C'est par cette raison que tant de gens du haut parage ignorent le cas qu'on fait d'eux véritablement. Les indices du mépris sont faciles à soustraire, et rien n'est si aisé que de feindre de l'admiration; mais il faut être hypocrite endurci pour bien déguiser le sentiment de l'aversion ou de la haine. On ne gouverne pas facilement les passions violentes, elles se décèlent presque toujours dans quelque occasion, malgré tous les efforts pour les contraindre. Il n'est donc

pas étonnant que Zelucco ait découvert l'opinion qu'avoit de lui la signora , et qu'il ait jugé qu'elle s'opposeroit à ses succès auprès de Laure. Il la paya de retour au centuple , mais avec la résolution de lui en garder pareillement le secret , jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de satisfaire amplement sa vengeance ; et comme il savoit mieux dissimuler qu'elle , malgré son sexe , il réussit long-tems à la tenir dans l'erreur.

CHAPITRE XXXV.

QUOIQUE Zelucco eût aperçu avec grande satisfaction un heureux changement dans la conduite de Laura , il ne s'en reposa point sur ses talens personnels , du soin de cultiver ses nouvelles dispositions. N'ayant plus de secours à espérer de la signora , il quëta d'autres auxiliaires , et les chercha jusque dans l'Eglise , où le lecteur ne lui auroit pas probablement soupçonné des relations.

Le révérend père Mulo étoit un ecclésiastique plus recommandable par l'austérité de ses mœurs et de ses opinions , que par les lumières de son intelligence. = Le père Pédro , moine d'un autre ordre , avoit des principes plus indulgens , plus de finesse dans l'esprit ; sa conversation étoit agréable , et sa dose de piété ne prenoit rien sur son enjouement. Devenu moine , plus par

nécessité que par inclination , il affectoit quelquefois un air de gravité et d'abnégation qui s'accordoient mal avec ses dispositions naturelles ; et la fraîcheur de son embonpoint annonçoit beaucoup moins les mortifications d'un religieux, que les jouissances d'un disciple d'Epicure. Sa constitution un peu trop ardente l'avoit précédemment exposé à quelques tribulations dont il s'étoit tiré par son adresse , mais elles l'avoient rendu infiniment circonspect, sur-tout depuis son arrivée à Naples ; et comme il avoit beaucoup plus d'esprit et d'instruction que ses confrères, la signora Sporza l'avoit choisi pour confesseur , et, sur sa recommandation , il étoit aussi devenu le directeur de madame et de mademoiselle de Seidlits , par préférence au père Mulo , quoiqu'il fût leur parent. En peu de tems le père Pédro gagna la confiance de madame de Seidlits par ses manières insinuantes , il obtint même la bonne opinion de sa fille. Le père Mulo ne fut pas fort satisfait du choix de ses parentes ; mais ,

comme à tout autre égard elles avoient pour lui beaucoup de déférence et de considération, leurs relations d'amitié ne furent point interrompues.

- Zelueco ayant appris que ces deux religieux avoient de l'influence sur madame de Seidlitz, s'informa de leurs caractères, et jugea qu'il lui seroit avantageux de les disposer en sa faveur.

- Il s'adressa d'abord au père Pédro, dont il tâcha de capter la bienveillance par tous les artifices qu'il savoit pratiquer depuis long-tems. Il commença par le prendre pour son confesseur; et à la petite pénitence des péchés véniels dont son pénitent s'accusoit, celui-ci ajoutoit volontairement une expiation pécuniaire qu'il remettoit entre les mains du révérend directeur, pour en disposer selon sa sainte fantaisie.

- Ces pieuses générosités donnèrent tant de satisfaction au père Pédro, que non-seulement il le recevoit avec plaisir, lorsqu'il se présentoit à son monastère, mais qu'il alloit fréquemment à son logis, lui rendre des visites.

Un jour , après l'avoir fait dîner un peu copieusement , et le voyant plus animé qu'à l'ordinaire , Zelucco profita d'un moment qu'il jugeoit favorable , et l'informa de sa passion pour mademoiselle de Seidlits.

Ce vénérable directeur n'avoit assurément jamais imaginé que la confiance dont Zelucco l'avoit subitement honoré , fût fondée sur un sentiment d'estime ou d'admiration. Il ne s'étoit pas même trompé sur ses vues. Sa délicatesse n'étoit pas d'un genre fatigant , et il faisoit peu de cas des préjugés de la superstition ; mais dans certaines occasions il savoit feindre autant d'horreur pour les cornes de satan , que son confrère Mulo en avoit réellement. Zelucco avoit à peine prononcé le mot d'amour et le nom de Laura , que son confesseur se trémoussa subitement sur son siège , avec l'air aussi épouvanté que si Lucifer lui eût apparu en personne avec ses attributs les plus menaçans.

Qu'avez - vous donc , mon révérend , lui dit Zelucco ? Trouvez - vous quelque chose

de condamnable ou d'extraordinaire dans mes desirs , d'être uni en mariage avec une femme belle et vertueuse ?

Le moine s'étoit aperçu depuis long-tems de la passion de Zelucco pour Laure , mais il n'avoit pas entendu dire qu'il eût proposé de l'épouser , il ne lui en avoit même jamais soupçonné l'intention ; et , lorsque Zelucco lui parla de son amour , il ne douta point qu'il n'eût le dessein de solliciter ses secours d'une manière fort différente ; mais voyant qu'il se résignoit au mariage , il regretta d'avoir joué un peu prématurément sa pantomime , et ne fut pas médiocrement embarrassé d'expliquer le motif de sa violente surprise.

Il sen tira toutefois de son mieux , en disant que sa relation avec Zelucco étant purement spirituelle , il n'avoit pas pu se défendre d'être fort étonné de l'entendre parler d'amour.

J'ose espérer , mon révérend père , reprit humblement Zelucco , que vous ne considérez pas votre ministère comme étranger

à cette affaire ; car mon bonheur dans ce monde-ci , et peut-être aussi dans l'autre , dépend totalement de son succès. Mes inclinations sont si irrévocablement fixées sur cette femme charmante , que j'ignore moi-même à quels excès coupables je pourrois me porter , si elle persistoit obstinément dans le refus de ma main et de ma fortune.

Le moine devint insensiblement plus traitable ; Zelucco lui raconta toutes les circonstances de sa proposition , et des avantages qu'il avoit offerts. Il ajouta qu'il avoit mis à part une somme d'argent , et que , s'il obtenoit le succès de ses vues honorables , il prieroit le révérend de l'accepter et de l'employer à quelque œuvre pie , mais sous la condition expresse que personne ne seroit informé de ce don , parce que la notoriété des actes de bienfaisance lui sembloit détruire leur foible mérite.

Le moine consentit à ce dernier article avec une apparence de déplaisir. Il fit

l'éloge de la charité de Zelucco et de sa modestie , enfin il promet de l'aider de tout son pouvoir. J'emploierai , dit-il , mon influence , premièrement , par amitié pour vous , secondement , par attachement pour madame de Seidlits et pour sa fille , qui a la folie de refuser son bonheur ; et enfin , et par dessus tout , par un sentiment de religion , et pour l'amour des pauvres , dont l'intérêt se trouve lié au succès de vos vues honorables.

Ce religieux , moitié par probité , et moitié par prudence , auroit refusé de concourir , pour une somme d'argent , à un projet condamnable ; mais il n'avoit point de scrupule à se faire bien payer pour une entreprise qu'il approuvoit et qu'il auroit consenti à exécuter même *gratis*.

Il ne soupçonnoit pas , à la vérité , que madame ou mademoiselle de Seidlits pussent avoir sérieusement l'intention de rejeter un parti si avantageux pour l'une et pour l'autre. Il imputoit leur refus à la dissimulation , au caprice , ou peut-être

à la ridicule fantaisie de satisfaire un moment leur vanité. Il eut même une très-foible opinion du discernement de Zelucco, en le voyant la dupe de leurs simagrées.

Le père Pédro étoit si empressé de faire le bien des pauvres, que, dès sa première entrevue avec madame de Seidlits, il lui témoigna sa surprise de n'avoir pas été informé des propositions que Zelucco avoit faites à sa fille.

Madame de Seidlits lui répondit que sa fille ayant refusé ce parti, elle avoit cru devoir garder le silence sur un sujet qui pouvoit désobliger le signor Zelucco, et fort étranger à ceux dont elle avoit coutume de l'entretenir.

Il est vrai, répliqua Pédro, que vos affaires spirituelles sont plus particulièrement de mon ressort; mais aucune de celles qui peuvent intéresser le bonheur de votre famille, ne peut m'être indifférente.

Alors madame de Seidlits lui raconta les particularités de cette affaire.

Le moine lui observa que la tendresse

et l'obéissance qu'il connoissoit à Laura pour sa mère, ne lui permettroient pas la moindre résistance si elle la pressoit sérieusement.

J'en suis persuadé, répondit la mère de Laura; et par cette raison, que je ne me le permettrai point.

Le père Pédro lui témoigna son étonnement de son inaction, dans une circonstance où le bonheur de sa fille étoit si intéressé

C'est, reprit madame de Seidlits, parce que le bonheur de ma fille y est intéressé, que je veux qu'elle en décide elle-même. Laura ne manque ni de bon sens ni de prudence, et personne ne peut être meilleur juge qu'elle même de ses inclinations. Si Zelucco réussit à lui plaire, il sera inutile de la presser; si au contraire elle persiste dans sa répugnance, il y auroit de la cruauté à la contraindre. D'ailleurs, j'ai pris avec elle l'engagement de ne jamais la presser sur cet objet, et je tiendrai fidèlement ma promesse.

Cette conversation fut interrompue par Laura et la signora Sporza qui entrèrent dans l'appartement. Le moine sortit assez mécontent de sa pénitente.

CHAPITRE XXXVI.

LE révérend père Pédro, n'ayant point trouvé madame de Seidlits aussi docile qu'il s'en étoit flatté, résolut de s'adresser à sa fille. Se trouvant quelques jours après seul avec elle, il fit tourner la conversation sur le chapitre de la charité, nomma quelques personnes qui se distinguoient dans la pratique de cette vertu, et appuya particulièrement sur l'éloge de Zelucco, qu'il représenta comme le plus charitable des hommes. Heureux, ajouta-t-il, ceux qui ont d'aussi estimables inclinations ! mais plus heureux encore ceux qui ont aussi les moyens de les mettre en pratique !

Laura ayant applaudi à cette vérité

incontestable ; ne seroit-il pas bien satisfaisant pour vous , ma chère fille , lui dit le moine , de vous trouver dans cette heureuse situation ?

On a souvent observé , répondit - elle , que ceux qui n'ont rien , sont toujours très-généreux. J'ai personnellement connu différentes personnes qui annonçoient des inclinations très - libérales lorsque leur situation ne leur permettoit pas de les exercer , et qui ont totalement changé de dispositions , en acquérant de la fortune. Ces exemples m'ont inspiré de la méfiance de moi-même , et quoique je n'aie , je crois , jamais désiré des richesses , que pour pouvoir faire du bien , je n'oserois pas affirmer que je ne changerois pas avec les circonstances.

Ceux dont vous parlez , ma très-chère fille , n'ont point changé ; ils n'ont jamais été généreux , ni bienfaisants. Ils affectoient une vertu dont l'apparence ne leur coûtoit rien , parce qu'on ne pouvoit pas exiger qu'ils la missent en pratique. Mais il n'y a

point d'hypocrisie dans vos sentimens, et vous les conserverez dans toutes les circonstances de votre vie, quelles quelles puissent être; mais j'avoue cependant que je n'ai pas appris sans surprise que vous avez refusé les moyens d'exercer vos inclinations charitables. J'ignore, lui dit Laura, sur quoi vous fondez ce reproche.

= Est-il vrai, ma chère fille, que vous avez refusé la main du signor Zelucco?

= Elle en convint sans hésiter.

= Et quel motif pouviez-vous avoir, pour rejeter la main d'un homme si riche et si généreux?

Je vous observerai, répondit Laura, qu'on peut avoir pour refuser un mariage, de très-bonne raisons, qu'on n'est point obligé de communiquer à son confesseur.

Il faut assurément, reprit le moine, que vous ayiez de fortes raisons pour refuser un parti si riche, et si avantageux à tous égards.

Mes sentimens, ou mes dispositions, en auroient peut-être détruit tout le bonheur.

Il eût été difficile de le rendre malheureux pour vous, qui y trouviez la réunion de tous les avantages.

Il suffiroit que mon mari n'en trouvât point, pour me rendre, dans mon opinion, très-malheureuse.

Vous m'avez mal interprété, reprit le moine; votre mari acquerra une épouse jeune, belle, douée des qualités les plus estimables, et remplie de piété et de vertus. Mais il possède tous les dons de la fortune, et trouveroit dans toute l'Italie des filles de distinction, jeunes et belles, qui accepteroient sa main avec reconnoissance, et vous n'avez pas assurément l'espoir de trouver un mari plus opulent.

Pas le moindre, en vérité, répondit Laure; mais, mon père, je croyois qu'il étoit question entre nous du bonheur, et non pas exclusivement de la fortune.

Sans doute, ma chère enfant, reprit Pédro; et de quel plus grand bonheur, pourriez-vous jouir, que celui de satisfaire vos inclinations de bienfaisance, en secourant la veuve et l'orphelin, en nourrissant

le malheureux pressé par la faim, en couvrant la nudité de l'indigence?

Mais mon père, lui dit Laura, il me semble que le signor Zelucco, emploie déjà sa fortune à toute ces œuvres pies; son mariage, augmenteroit ses dépenses, et pourroit restreindre ses charités. Il vaut mieux, ajouta-t-elle en souriant, lui laisser exercer toute l'étendue de sa bienfaisance.

Je vois, ma chère enfant, avec déplaisir que vous faites une plaisanterie d'une affaire très-sérieuse.

Je serois désespéré de vous avoir fâché, lui dit Laura toujours du même ton; mais, si cela m'arrivoit malheureusement, Mon père, ne m'ordonnez point, pour expiation, d'épouser le signor Zelucco, car il me seroit impossible de me soumettre à cette pénitence.

Le père Pédro, déconcerté du tour qu'avoit pris cette conversation, ne jugea pas à propos de la prolonger. Il sortit plus mécontent de Laura, qu'il ne l'avoit été de madame de Seidlits, et désespérant un peu du bien des pauvres.

C H A P I T R E X X X V I I .

LA signora Sporza s'attachant de plus plus à ses deux parentes , préféroit leur compagnie aux assemblées nombreuses , où elle avoit précédemment passé son tems ; et s'étant aperçue que Laura n'avoit point l'air de s'en amuser , elle forma une petite société choisie , qui se rassembloit chez elle , deux ou trois fois par semaine. Monsieur N. et quelques autres y étoient toujours invités ,

Monsieur N. suivoit depuis long - tems la société de la signora , et la conversation de Laura ne contribua pas médiocrement à l'y attacher d'avantage ; monsieur N. avoit toutes les qualités qui plaisent généralement à la bonne compagnie , mais il intéressoit particulièrement madame et mademoiselle de Seidlits , parce qu'il étoit lié d'amitié avec le baron Carlostein et

le capitaine Seidlits. Il avoit fait la connoissance du premier à Potzdam, et lui avoit témoigné le desir de voir le camp de Magdebourg.

Le baron lui donna une lettre pour le capitaine Seidlits, qui y étoit avec son régiment; et il ne parloit jamais de ces deux officiers, sans en faire le plus grand éloge.

Monsieur N. et Laura prirent bientôt l'un pour l'autre, des sentimens très-vifs d'amitié et de confiance.

Laura avoit souvent entendu la signora Sporza parler avantageusement de ce jeune Anglois, et ses propres observations confirmèrent la vérité de cet éloge. Monsieur N. avoit été frappé, comme tout le monde, des graces et de la beauté de Laura; mais il lui découvroit tous les jours des qualités plus précieuses, et dont il faisoit plus de cas.

Avec les personnes qu'elle considéroit médiocrement, Laura observoit l'étiquette d'une politesse froide et réservée,

qui éloignoit toute espèce d'intimité, et laissoit peu d'espoir de parvenir à sa confiance, mais avec celles qu'elle estimoit sincèrement, et particulièrement avec monsieur N., elle mettoit dans toute sa conduite une franchise, qui annonçoit sa sécurité et sa bienveillance.

Quoiqu'elle usât également de cette franchise, avec les personnes des deux sexes, qu'elle en jugeoit dignes, ses actions et même ses vêtemens portoient toujours l'imposante empreinte de la candeur et de la modestie. Lorsqu'une mode lui sembloit s'en éloigner, sans se singulariser, elle avoit l'art d'en corriger le défaut.

Laure et monsieur N. ne faisoient point mystère de l'estime et l'amitié qu'ils s'inspiroient mutuellement ; et ce dernier préféroit à toutes les sociétés celle de la signora Sporza, lorsqu'il se flattoit d'y rencontrer Laure.

CHAPITRE XXXVIII.

Monsieur N. avoit pour valet-de-chambre un Ecossais, nommé Buchanan, à qui la passion naissante de son maître pour Laura, donnoit beaucoup d'inquiétude. Il admiroit sa beauté, et les excellentes qualités dont il avoit ouï-dire qu'elle étoit pourvue ; mais elle avoit à ses yeux un vice qui détruisoit tous ses avantages : elle étoit catholique-romaine, et, dans son opinion, rien n'étoit capable d'effacer cette tache odieuse.

Buchanan entendoit souvent monsieur N. parler de Laure avec admiration : il lui sembla que sa passion faisoit des progrès rapides, et un mariage entre lui et une catholique-romaine lui sembloit le plus affreux de tous les malheurs ; il savoit d'ailleurs que Ladi Elisabeth, la tante de son maître, qui l'avoit placé

auprès de son neveu, pensoit de même. Il résolut de faire sans délai tous ses efforts , pour prévenir ce qu'il appeloit la perdition de son maître, même au risque de l'offenser. Un baronet, oncle maternel de monsieur N. son unique héritier , étoit depuis quelque tems à Rome , et avoit annoncé sa prochaine arrivée à Naples. Buchanan crut faire une très - bonne action , en l'informant du danger qu'il redoutoit; en conséquence, il lui écrivit la lettre suivante.

Très-honoré Seigneur,

» Ayant été informé de votre arrivée à Rome , j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous prévenir que le très - honorable monsieur N. , votre neveu et mon maître, s'est violemment amouraché, dans cette ville , d'une jeune demoiselle , nommée Laura Seidlits , récemment arrivée d'Allemagne; il n'y a rien à reprocher à sa figure, ni autant que j'ai pu le savoir ,

à sa réputation, mais c'est une papiste, et voilà la source de mon affliction; car fût-elle mille fois plus belle que l'Hélène de la Grèce, la Cléopâtre d'Egypte, ou même la reine Marie d'Ecosse, étant souillée comme elle du papisme, elle seroit une épouse très peu convenable pour mon maître. Il ne s'écoule pas toutefois un seul jour, sans qu'il passe quelques heures dans cette dangereuse compagnie, et dieu sait jusqu'où cette intimité pourra le conduire. J'en suis d'autant plus inquiet, que leurs entrevues se passent le plus souvent chez une signora Sporza, la femme la plus madrée de Naples. Elle est parente de la susdite Laura, et ne négligera rien pour empêtrer mon maître avec elle.

Comme la demoiselle va toujours régulièrement entendre la messe, car ces papistes montrent plus de ferveur pour leurs superstitions, que quelques uns des nôtres pour la religion véritable, j'ai espéré quelque tems qu'elle pourroit refuser un

protestant, mais j'ai appris que sa mère lui en avoit donné l'exemple; vous savez, monsieur, le violent chagrin qu'un mariage de cette espèce causeroit à l'honorable tante de mon maître, qui a une grande grande horreur de l'Antechrist et de tous ses adhérens. Vous sentez aussi qu'une épouse papiste, quelque belle qu'elle puisse être, ne présente qu'une fort triste perspective à un mari protestant, puisque sa religion lui enseigne qu'elle n'est point obligée de garder sa foi à des hérétiques.

Si vous pouviez, monsieur, trouver quelque prétexte, pour inviter monsieur N. à se rendre auprès de vous, au lieu de vous attendre à Naples, je suis persuadé qu'il vous obéiroit; et une fois éloigné de cette sirène et de ses coadjutrices, vous pourrez le déterminer à quitter cette terre d'erreur et de superstition, et de retourner dans notre île. Mais, tandis qu'il sera si près de sa papiste, il sera de toute impossibilité de lui faire accepter cette proposition. n

Je suis avec le plus profond respect ,

très - honoré seigneur. etc.

GEORGES BUCHANAN.

Le baronet , à qui cette lettre étoit adressée , en avoit déjà reçu une d'un de ses amis de Naples , pour le même objet. Il suivit l'avis de Buchanan , et écrivit à son neveu que , ne pouvant pas aller à Naples , comme il se le proposoit , il le prioit de venir le trouver à Rome , et d'inviter monsieur Steel à l'accompagner.

Quoique monsieur N. eût beaucoup de répugnance à s'éloigner de la société de Laura , il ne pouvoit pas se permettre de laisser repartir son oncle pour l'Angleterre , sans l'avoir vu. En conséquence , peu de jours après la réception de sa lettre , il prit congé de la signora Sporza et de ses deux amies , et partit pour Rome , accompagné de monsieur Steel , et suivi de Buchanan et de deux autres domestiques.

La signora lui dit lorsqu'il la quitta , qu'elle avoit pris l'engagement d'accompagner à Rome une de ses amies, qui y avoit des affaires importantes, et qu'elle espéroit le voir bientôt dans cette ville.

Squander et deux ou trois autres jeunes Anglois, craignant de s'ennuyer à Naples durant l'absence de monsieur N. et Steel, le suivirent à Rome, peu de jours après leur départ.

CHAPITRE XXXIX.

L'hypocrisie est un hommage que le vice
rend à la vertu.

LAROCHEFOUCAULT.

MALGRÉ tous les palliatifs que le père Pédro employa pour déguiser son récit, Zelucco n'en aperçut pas moins dans leur première entrevue le mauvais succès de sa négociation, et son dépit fut en proportion des grandes espérances qu'il avoit conçues. La colère l'emporta dans cette occasion sur son hypocrisie, il jura, tempêta, vomit ses malédictions ordinaires contre la mère et la fille, et particulièrement contre la dernière, sur laquelle il promettoit de venger ce qu'il appeloit son insolence, et tout le tourment qu'elle lui avoit déjà donné.

Le père fut presque tenté de l'exor-

ciser; il fit, en attendant, plusieurs grands signes de croix, et répéta très-dévotement son Pater.

Tenez mon père, lui dit Zelucco, ne jouons plus réciproquement la comédie; vous avez trop de bon sens pour donner sérieusement dans ces momeries, et je ne suis pas assez imbécille pour croire qu'on obtienne une femme avec des signes de croix et des prières.

Croyez-vous, repliqua le père, que vous réussirez beaucoup mieux par des juremens et des blasphêmes?

Je l'aurai, s'écria Zelucco, de manière ou d'autre.

Et comment comptez-vous vous y prendre?

= Je l'aurai de force; je l'enlèverai, je la trainerai à bord d'un vaisseau, j'irai à Alger, en Amérique, au diable, s'il le faut; mais je l'aurai, de partous les dieux, je l'aurai en ma puissance.

Le dieu des enfers est le seul qui, pour obtenir une compagne, ait été réduit au

misérable expédient de commettre un rapt ; vous proposez-vous de suivre son exemple ?

J'imiterai, s'il le faut, le diable, s'écria Zelucco, en rougissant.

Vous pourriez bien, reprit le moine, vous précipiter, par ce moyen, rapidement dans les enfers, mais il n'y a point d'apparence que vous y entraîniez, comme Pluton, l'objet de vos desirs ; ainsi je vous conseille de chercher quelque autre expédient moins diabolique.

Et quel expédient s'écria Zelucco ? je n'en connois point ; je ne suis pas même en état d'en chercher. Aidez-moi à en découvrir ; et, si j'obtiens cette femme, l'argent ne vous manquera pas, je vous donnerai de quoi bâtir une église.

Tandis que dans sa fureur Zelucco se mettoit ainsi à découvert, Pédro se confirmoit dans la résolution de ne pas suivre son exemple. Il voyoit bien que Zelucco n'avoit jamais été la dupe de ses motifs de piété ; mais il sentoit aussi qu'il y avoit de la différence entre le soupçon et la

conviction d'une bassesse. Il déclara , en conséquence , à Zelucco qu'il ne vouloit plus se mêler de cette affaire , et qu'il déposeroit contre lui , s'il entreprenoit de faire à Laura la moindre violence. Votre mariage , ajouta-t-il , me paroissoit réciproquement très-convenable ; je croyois que madame et mademoiselle de Seidlits en jugeroient de même , et, indépendamment des avantages que vous promettiez aux pauvres , j'aurois contribué avec plaisir au succès de cette affaire ; mais , d'après les dispositions violentes que vous venez de manifester , je ne veux plus m'en mêler ni directement ni indirectement.

Cette froide remontrance servit de calmant à Zelucco. Il aperçut que le moine, dont le secours pouvoit encore lui être utile , étoit trop prudent pour s'exposer à découvert , et qu'il vouloit toujours s'assurer dans l'occasion une porte de derrière.

Après quelques instans de réflexion , Zelucco désavoua tout ce qui lui étoit échappé dans un moment de violence.

Il pria le moine de ne point lui refuser son secours , il l'assura qu'il suivroit docilement ses conseils , qu'il respectoit infiniment le vertueux objet de sa passion , et qu'il ne vouloit l'obtenir que par des moyens honorables. Je sens , ajouta-t-il , mon révérend , tout l'embarras que je vous donne , et comme je n'ai point à ma disposition d'autre moyen de vous prouver ma reconnoissance , je vous prie d'accepter cette bourse de sequins , dont vous disposerez pour vos œuvres de bienfaisance ; et , si j'obtiens la satisfaction que je desire , je vous donnerai le double de cette somme , indépendamment de ce que je vous ai déjà promis.

Voilà , dit le moine , ce qui s'appelle parler raison , et la raison indique toujours des mesures opposées à celles de la fureur. Vous avez déjà pour vous l'approbation de madame de Seidlits ; réfléchissez aux moyens dont vous vous êtes servi pour l'obtenir , le premier service que vous avez rendu à la famille étoit pécuniaire , et les

personnes d'un certain âge sont plus sensibles que les jeunes à ces sortes d'obligations ; mais il y en a aussi qui font une impression plus vive aux jeunes personnes qu'à celles qui sont plus âgées.

Quelles sont-elles , dit Zelucco ? je suis prêt à tout faire.

Les occasions , reprit Pédro , peuvent se présenter , et votre intelligence vous les fera saisir. Dans votre accès de fureur , vous adoptiez les moyens de vous rendre odieux à l'objet de votre amour , et de lui faire chérir celui qui auroit eu le bonheur de la sauver de vos violences ; car un homme qui viendrait à son secours en pareille circonstance , acquerrait très-probablement des droits sur son cœur.

Après avoir terminé cette phrase d'un ton significatif , Pédro disparut sans vouloir en dire davantage , malgré les pressantes sollicitations de Zelucco , qu'il laissa dans une profonde méditation.

» Celui qui viendrait à son secours en
» pareille occasion , disoit Zelucco , en

» répétant la phrase du moine , acquerroit
» des droits sur son cœur. » = Et qui diable
fera cette entreprise , et comment puis-je
la délivrer d'un danger, si elle n'y est point
exposée ?

Présumant toutefois que le moine avoit
en vue quelque circonstance future , dont
il étoit informé , et qu'il ne vouloit point
encore expliquer plus clairement , Zelucco,
dans l'espoir d'en pénétrer le sens , résolut
d'y réfléchir avec persévérance.

Deux jours après , une visite de Pédro
lui donna l'explication de l'énigme qu'il
avoit inutilement méditée. Le moine lui
apprit qu'il venoit de quitter madame et
mademoiselle de Seidlits; que Laure ayant
témoigné plusieurs fois la curiosité de voir
le mont Vésuve , sa mère y avoit enfin
consenti , à condition que le moine l'ac-
compagneroit; qu'en conséquence, il devoit
aller le lendemain avec elle et la signora
Sporza dîner à Portici , visiter après le
dîner le Vésuve , et revenir le même soir
à Naples. Si vous desirez , ajouta-t-il ,

être de la partie , je tâcherai d'obtenir leur consentement.

Zelucco , plongé dans la méditation , garda quelque tems le silence.

Mais je sais , dit le moine , que vous avez déjà vu le Vésuve , et peut-être , n'êtes-vous pas curieux de le revoir ?

Mon père , lui dit Zelucco , sortant de sa rêverie , à quelle heure comptez-vous revenir en ville ?

Mais , répondit le moine , je ne sais pas exactement , je crois qu'il sera tard ; car il paroît que la signora Laura se propose de voir complètement les explosions. Je vois bien que vous ne serez pas des nôtres ; je ne dirai point aux dames que je vous l'ai proposé , elles ne sauront pas même que vous étiez informé de leur excursion. Adieu . il m'est impossible de m'arrêter plus long-tems.

Combien aurez-vous de domestiques , reprit Zelucco ?

Je n'en sais rien , dit le moine ; mais je vous prie d'excuser , il faut que je me

rende , je suis attendu par une de mes pénitentes. = Des domestiques , voyons ; ... nous n'en aurons qu'un , à ce que je présume. Les muletiers nous accompagneront en retournant jusqu'à la voiture , et alors nous n'aurons que le cocher et Jérôme qui nous suivra probablement. En achevant ces mots , le moine disparut et Zelucco n'eut plus de doute sur le sens de l'énigme.

C H A P I T R E L X.

ZELUCCO , profitant des ouvertures de son directeur , résolut de faire attaquer les voyageurs à leur retour , et de se donner , en venant à leur secours , le mérite de leur délivrance. Il communiqua son plan à son valet-de-chambre , l'agent ordinaire de ses infamies ; il paroissoit praticable et sans autre inconvénient que la nécessité d'employer plusieurs personnes , mais le valet l'assura qu'il lui suffiroit d'un second , et parla du succès , avec une confiance qui ne pouvoit être fondée que sur une longue expérience de ces sortes d'expéditions.

Convaincu depuis long-tems des mauvaises dispositions de la signora Sporza pour lui , et persuadé qu'elle avoit fortement contribué au refus que Laura faisoit obstinément de sa fortune et de sa main , il témoigna quelque inquiétude du soupçon

qu'elle pourroit avoir de cette supercherie. Son valet lui répondit qu'il lui feroit décharger un pistolet si près des oreilles, que, quoique chargé simplement à poudre, il l'effraieroit suffisamment pour la distraire de toute autre observation, et ne feroit guère moins de peur au reste de la compagnie.

Cette disposition suggéra au vindicatif et déloyal Zelucco, une atrocité abominable. Lorsque tout fut préparé, il demanda à voir le pistolet du compagnon de son valet.

= Vous êtes bien sûr, lui dit-il, qu'il n'est chargé qu'à poudre.

= Très-certainement, répondit le valet, puisque je l'ai chargé moi-même. Et bien reprit Zelucco, dites à votre homme, de le tirer droit à la tête de cette femme ; la frayeur lui imposera plus sûrement silence, et tout le reste ira de suite. Il l'endoctrina ensuite sur la manière de se comporter avec Laura, et lui ayant envoyé chercher quelque chose à l'autre extrémité de la maison, il profita de son absence,

pour couler deux balles dans le canon du pistolet. Aveuglé par la haine, il adopta pour se venger, une mesure atroce, qui pouvoit découvrir la source de l'accident, et le conduire à une mort ignominieuse.

Avant le départ de ses émissaires, il recommanda de nouveau à son valet de ne point toucher à Laure, mais de tirer la signora Sporza du carrosse et de lui décharger le pistolet au visage; le bruit de son explosion me servira, dit-il, de signal pour venir au secours.

Dans l'après-midi Zelucco rendit une visite à madame de Seidlits. Il y trouva le père Mulo, et parut fort étonné d'apprendre que Laura et la signora avoient fait la partie d'aller voir le mont Vésuve et n'étoient point encore de retour.

A la nuit tombante madame de Seidlits eut de l'inquiétude. Lorsqu'elle commençoit à la manifester, Zelucco se retira sous le prétexte de quelques affaires, et, montant promptement à cheval, il se

rendit à l'endroit où on étoit convenu d'attaquer la voiture. Ayant aperçu ses émissaires dans leur station, il passa outre sans avoir l'air d'y faire attention. Il revint ensuite lentement sur ses pas, et rôda de côté et d'autre jusqu'au moment où il découvrit de loin le carrosse. Le valet et son compagnon, tous deux masqués, galopèrent droit à la voiture; ils ordonnèrent au cocher d'arrêter, en le menaçant du formidable pistolet. A cet argument sans réplique le cocher obéit, et Jérôme descendant promptement de cheval cria merci, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, auxquels, après le premier mouvement de frayeur, il ajouta dévotement le bienheureux saint-Janvier. Le père Pédro feignoit de prier avec beaucoup de ferveur, et se recommandoit avec confiance au grand saint-Dominique. Lorsque le valet eut les bourses des dames qu'elles se hâtèrent de lui présenter, son compagnon s'occupa de tirer de la voiture la signora qui faisoit tous ses efforts pour

s'y raccrocher; mais il lui barra le passage, et lui présentant le pistolet, il tira la gâchette, il rata, mais l'amorce partit. Zelucco ayant aperçu la lumière et entendu les cris de Laura, accourut au carrosse, et menaça les assaillans de leur brûler la cervelle s'ils ne se hâtaient pas de disparaître. Celui dont le pistolet avoit raté, craignant le reproche de n'avoir pas bien joué son personnage, arma une seconde fois ce pistolet, et le déchargea avec tant de précipitation que les balles, passant sur la tête de la signora Sporza, l'une d'elles atteignit l'épaule de Zelucco. Il chancela un peu sur son cheval, mais les voleurs avant disparu, il arriva assez à tems au carrosse, pour retenir Laura prête à rouler à terre. Tandis qu'elle avoit considéré les assaillans comme des voleurs qui n'en vouloient qu'à la bourse, elle avoit été médiocrement effrayée; mais lorsqu'elle vit qu'après avoir pris les bourses, ils arrachèrent la signora Sporza du carrosse, elle ap-

pela le père Pédro à son secours, et le bruit du pistolet la fit tomber en foiblesse. La signora fut aussi très-épouvantée, mais voyant les voleurs s'éloigner, elle s'empressa de donner des secours à Laura. Dèsqu'elle eut repris connoissance, aperçu sa cousine, et appris que le danger étoit passé, elle demanda à qui elles étoient redevables de leur délivrance. Le père Pédro se hâta de répondre que le signor Zelucco étoit leur libérateur. Le signor Zelucco, s'écria-t-elle avec une surprise qui sembloit mêlée de déplaisir.

Oui, ma chère fille, reprit le moine, et le voici à portée de recevoir nos justes remerciemens. C'est donc la providence qui vous a envoyé ici, ajouta Pédro, en s'adressant au champion victorieux. En considérant l'heure indue, sa venue est effectivement, dit la signora, une espèce de miracle.

Zelucco leur apprit le motif qui l'avoit engagé à venir au devant d'elle; il leur dit

qu'étant à une petite distance de leur voiture il avoit entendu les cris de Laura et couru sur les deux brigands, dont il auroit pu saisir un, s'il n'avoit pas préféré de venir les tranquilliser. Le cocher et le valet revenus de leur frayeur remontèrent, l'un sur son cheval, et l'autre sur son siège, la voiture se remit en marche et Zelucco l'escorta.

Lorsqu'ils furent arrivés chez madame de Seidlits, le père Pédro raconta toutes les particularités de leur aventure, en appuyant avec chaleur sur l'intrépidité du signor Zelucco, et sur les soins bienfaisans de la providence.

Madame de Seidlits lui fit ses remerciemens avec l'effusion de la plus vive reconnoissance. Zelucco lui répondit modestement que la voyant alarmée, et n'étant pas lui-même sans inquiétude, il s'étoit hâté de monter à cheval et de galoper jusqu'à Portici. Il ajouta qu'il considéreroit toujours cette aventure comme la plus heureuse de sa vie, quelle que pût

être la suite de son accident personnel.

Accident... s'écria madame de Seidlits effrayée, et bon dieu quel accident... et apercevant du sang sur son habit : Ah monsieur, vous êtes blessé!.... Qu'on coure chercher un chirurgien.

Le père Pédro qui, malgré les taches de sang, avoit des motifs pour ne point croire à la blessure observa qu'il seroit beaucoup plus convenable de conduire Zelucco chez lui, où on le panseroit plus commodément, et il proposa de l'y accompagner.

Madame de Seidlits, au désespoir recommanda vingt fois qu'on prît de lui le plus grand soin; car jamais je n'aurois, dit-elle, un instant de bonheur dans cette vie, s'il arrivoit quelque chose de fâcheux à un si digne homme, et sur-tout par rapport à ma fille.

Laure s'exprima moins vivement, mais elle étoit visiblement très-émue. Elle pria le père Pédro de ne point quitter Zelucco avant qu'on eût pansé sa blessure, et

j'espère, dit-elle, qu'elle ne sera point dangereuse.

La signora Sporza observa à Zelucco, qui n'étoit pas alors le moins inquiet de la compagnie, que sa blessure n'étoit pas probablement bien dangeureuse, puisqu'elle lui avoit permis de revenir sur son cheval.

On le mit dans le carrosse, qui le reconduisit à petit pas dans sa maison. Le père Pedro qui l'accompagnoit, se défendit de lui faire des questions et de témoigner de la surprise, parce que la voiture allant très-lentement, il craignoit que le valet qui marchoit à la portière, n'entendit leur conversation. Zelucco de son côté gardoit le silence; il proféra toutefois entre ses dents, l'exclamation suivante, Maudit soit l'imbecille balourd!.. Quelle diable de méprise!

Dès qu'il fut placé dans son lit, il demanda au moine si le chirurgien étoit arrivé.

Est-ce que vous avez sérieusement be-

soin d'un chirurgien , lui répondit Pédro ?

Ne voyez-vous pas couler mon sang , reprit Zelucco ?

Je vois du sang , lui dit le moine , mais j'avoue que je ne croyois pas qu'il sortit de vos veines.

C'est une diable d'aventure , lui dit Zelucco , de grace qu'on m'amène promptement un chirurgien. En conséquence, on alla immédiatement le chercher.

Le valet et son camarade étoient rentrés dans la maison , avant que Zelucco le fût dans la ville. Le premier ayant appris qu'on étoit allé chercher un chirurgien , et voyant du sang sur le bras de son maître , fut très-étonné , et lui dit : Mais , monsieur , il est impossible , que vous soyez blessé , car....

Silence ; maudit Babillard , lui cria Zelucco en colère.

Le père Pédro se retira , convaincu que la blessure étoit l'effet du second acte de la comédie ; et il aima mieux le laisser jouer au maître , au valet et au chirurgien , sans y prendre part.

C H A P I T R E X L I.*Consolation médicale.*

LORSQUE Pedro fut sorti , le médecin et le chirurgien entrèrent de compagnie. Ils trouvèrent que la balle avoit pénétré dans le bras , près de l'épaule , et qu'elle n'avoit entamé ni l'os , ni les nerfs ; elle étoit logée du côté opposé , entre les chairs. Au moyen d'une incision , le chirurgien la tira sans difficulté. Il alla ensuite avec le médecin consulter dans une autre chambre. Le chirurgien étoit français , rusé , facétieux , et tranchoit de l'important.

— Cette blessure n'est rien du tout , dit le docteur.

Il faut cependant essayer d'en faire quelque chose , répondit le chirurgien.

Elle guérira d'elle-même , reprit le docteur.

= Et c'est pour cela , qu'il ne faut pas

L'abandonner à elle-même, répliqua l'autre.

Qu'en voulez vous faire ? Il suffit d'y appliquer tous les jours un peu de charpie fraîche.

Lassia far à Marc Antonio, reprit le chirurgien ; j'aurai soin de mettre, durant un mois au moins, son excellence à l'abri du danger des grands chemins.

Quant à moi, dit le docteur, je n'ai rien à lui faire ; à moins de lui prescrire quelques boissons rafraîchissantes, et une diète qui l'empêche de souffrir du défaut d'exercice.

Mais c'est beaucoup, reprit le chirurgien ; la foiblesse du corps entretient celle de l'esprit et l'obéissance.

Mais enfin, lui dit le docteur, comment traiterez vous la plaie ?

Secundum artem répondit l'autre.

Benè, benè respondisti. dit le médecin ; en voila assez pour la blessure. Quelles nouvelles y a-t-il dans le monde ? on parle d'une flotte russe dans la méditerranée.

Cela dépend totalement du bon plaisir du roi, répondit le chirurgien.

Comment dit le médecin , comment sa majesté pourroit-elle s'y opposer ?

En menaçant de couler bas les vaisseaux qui entreprendront de passer le détroit. L'escadre de Toulon est plus que suffisante.

L'escadre... répliqua le médecin... de quel roi voulez-vous donc parler ?

Du roi de France apparemment , répondit le chirurgien ; de quel roi voulez-vous donc que je parle ?

Vi prego d'excusarmi, signor, dit en riant le docteur ; mais en parlant à Naples *du roi tout court* , j'ai imaginé que vous parliez du roi de Naples.

A fe di dio, signor, reprit l'autre, *non me veruto mai in pensiero*. Mais je crois dit-il , en regardant à sa montre , que nous avons mis un tems honnête à notre consultation.

Le médecin en ayant jugé de même , ils retournèrent dans la chambre du malade. Le docteur prescrivit une diète sévère , et des tisanes rafraichissantes en abondance.

Que pensez - vous de ma blessure , dit Zelucco au chirurgien ?

= Signor, répondit-il, il seroit indiscret d'en décider après le premier pansement.

Mais enfin, qu'en pensez-vous, reprit Zelucco ?

= Mais signor, si le docteur veut s'engager à vous sauver la fièvre ? Je ferai, moi, mon possible pour vous sauver le bras.

Pour me sauver le bras, dit Zelucco en colère, j'aimerais mieux aller à tous les diables, que de perdre mon bras.

Cela peut être, signor, mais on n'a pas son choix dans toutes les occasions.

Comment, monsieur, vous croyez donc que je suis en danger de perdre le bras.

Je suis très-résolu de vous le conserver, dit le chirurgien, si cela est possible ; ce succès me donnera, je vous assure, beaucoup de satisfaction.

Alors le docteur se mêlant à la conversation, invita Zelucco à se calmer, parce que rien n'étoit plus contraire à la cure des blessures que l'impatience. Il se flattoit, dit-il, que la grande habileté de son ami le tireroit d'affaire à sa satisfaction, pourvu

qu'il suivit patiemment et docilement leurs ordonnances,

Zelucco, tout en enrageant, affecta l'air tranquille. et promit la plus grande soumission aux ordres de ces habiles praticiens.

CHAPITRE XLII.

LA blessure de Zelucco donnoit beaucoup d'inquiétude à madame de Seidlits; Laura la partageoit. Mais il paroît qu'elle étoit moins affligée de l'accident que de l'événement qui y avoit donné occasion; et il est probable qu'elle y auroit été moins sensible, si la cause lui avoit été étrangère: car de tous les hommes qu'elle connoissoit, Zelucco étoit celui auquel elle auroit désiré avoir le moins d'obligation.

Le père Pédro visitoit Zelucco tous les jours, mais il ne jugea point à propos d'entrer en explication sur sa blessure; et celui-ci lui parloit toujours de son accident comme s'il avoit eu réellement affaire à

des voleurs de grand chemin. A cela près, ils se parloient à cœur ouvert. Le moine informait Zelucco de l'inquiétude de Laura, et des précautions que sa mère prenoit pour adoucir le rapport de son bulletin. Il lui conseilla de ne point se hâter d'annoncer sa convalescence, afin d'entretenir et de confirmer Laura dans ses bonnes dispositions. Il ajouta qu'il avoit de très-grandes espérances que tout réussiroit au gré de ses desirs.

Quelques jours après l'aventure, le père Pédro ayant rencontré les trois parentes rassemblées, il leur dit, en affectant l'air et le ton de l'inquiétude, qu'il ne concevoit rien à la situation du signor Zelucco; qu'on le disoit tantôt bien, tantôt mal; mais que ce qui l'inquiétoit d'avantage, c'est que le médecin, homme habile et sage, lui avoit dit qu'il soupçonnoit le malade d'être tourmenté de quelque violent chagrin, qui entretenoit une fièvre lente, minoit ses forces, et contrarioit l'effet des médicamens; enfin, qu'il craignoit que cette circonstance

ne rendit une blessure, autrement très-gué-rissable, la cause apparente de son dépé-rissement total. Lorsque le moine eut achevé sa complainte, madame de Seidlits lança un regard à fille, et Laura parut très-émue. Taisez-vous, prophète de mal-heur, dit à Pédro la signora Sporza d'un ton railleur : Ne voyez - vous pas qu'un sermon sur les lamentations de Jérémie ne convient point à votre auditoire. Je suis caution que votre valeureux chevalier guérira radicalement, malgré le chagrin secret dont son tendre cœur est la proie. La signora rejetoit toujours les rapports du danger de Zelucco, et tâchoit de détruire la vive impression que les hypocrites insinuations du moine faisoient sur ses deux amies.

En conséquence de l'engagement dont nous avons parlé plus haut, peu de jours après cette conversation, la signora partit pour Rome avec son amie, après avoir pris congé de ses parentes, qui lui en vouloient un peu de son indifférence pour la situation de Zelucco. Elles jugeoient

qu'il avoit mérité d'elle un peu plus d'intérêt et de reconnoissance.

Après son départ, le père Pédre publia sans ménagement tous les rapports qu'il jugeoit susceptibles de conduire au succès de sa mission; tantôt on disoit à madame de Seidlits que Zelucco alloit mieux, le lendemain, qu'il étoit beaucoup plus mal. On répandit que le chirurgien craignoit d'être obligé de couper son bras pour lui sauver la vie, et le moine étoit toujours aux aguets pour appuyer sur le danger, et déplorer les tristes suites de sa généreuse intrépidité.

Un jour il effraya violemment madame de Seidlits, en lui peignant les douleurs que Zelucco souffroit de sa blessure. Il affirma qu'il n'avoit pas fermé l'œil depuis trois jours, et que les redoublemens de la fièvre lui donnoient le transport. Quel malheur, disoit-il de voir périr un homme si charitable à la fleur de son âge! quelle perte pour les pauvres! Il laissa la mère et la fille dans la plus violente agitation.

Il avoit prévenu Zelucco de ce qu'il se proposoit de publier, afin qu'il répondit, ou fit répondre en conséquence, si l'on venoit s'informer chez lui; mais son plan ne laissa pas néanmoins d'être un peu déconcerté. Le père Mulo entra chez madame de Seidlits environ deux heures après que Pédro l'eut quittée. Lorsqu'il se fut un peu reposé, elle le pria de rendre une visite à Zelucco, de tâcher de le voir, et de revenir l'informer de l'état où il l'auroit trouvé. Laura joignit ses instances à celles de sa mère, pour se débarrasser du père Mulo dont la conversation lui paroissoit toujours très - fatigante.

Comme les domestiques de Zelucco connoissoient le père Mulo pour un ami de madame de Seidlits, ils le laissèrent entrer quoiqu'il eussent ordre de ne recevoir que le père Pédro et les suppôts de la médecine.

Zelucco ne prévoyant point sa visite, n'y étoit point préparé comme il auroit voulu.

Il y avoit auprès de son lit une table chargée de bouteilles de vin, de biscuits,

confitures , et préparée pour Pédro qui aimoit à trouver une collation prête. Après l'avoir salué , le père Mulo lui trouvant bon visag^e , le félicita sur cet heureux changement.

Zelucco lui répondit d'une voix cassée , qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter au visage ; que sa plaie lui faisoit constamment souffrir des douleurs violentes , et qu'il n'avoit pas dormi depuis trois jours. Le médecin , ajouta-t-il , prétend que je serois fort soulagé , si je pouvois sommeiller un peu ; mais jusqu'à présent ses drogues n'ont point eu de succès à cet égard. Mais je souffre des douleurs.. oh.. oh...

Que ne prenez vous , dit le moine , un verre de vin ; voulez vous que je vous en verse ? il vous fera dormir.

Ah ! je n'ose pas goûter d'evin , dit Zelucco ; mais faites moi le plaisir d'en boire , mon père , et mangez quelques biscuits : vous paroissez avoir couru , et il fait chaud. Rafraîchissez vous , et je tâcherai de retenir mes plaintes pour ne point vous importuner.

Le père Mulo convint qu'ils'étoit fatigué à courir tout le matin de l'une à l'autre de ses pénitentes , et après avoir copieusement bu et mangé sans penser à peine au malade , avant de le quitter , il voulut lui témoigner sa reconnoissance , en lui faisant une belle exhortation. Quittant , en conséquence le buffet , et s'approchant du lit , il commença sa harangue , et la continua sans s'apercevoir que Zelucco s'étoit profondément endormi. En ayant été enfin averti par des ronflemens sonores , il acheva sans bruit la bouteille et sortit de même ; il avertit , en passant , les domestiques que leur maître dormoit , et leur recommanda d'empêcher qu'on ne troublât son sommeil.

Le bon religieux ne se souciant point d'entrer dans les détails de sa visite , envoya dire à madame de Seidlits , que le signor Zelucco étoit beaucoup mieux. Cette nouvelle fit grand plaisir à la mère et à la fille , et dans l'après-midi , lorsque Pédro vint les voir pour les entretenir à l'ordinaire dans leurs craintes , elles lui apprirent la nouvelle

qu'elles avoient récemment reçue. Comme le moine n'avoit pas revu Zelucco depuis sa visite aux dames, il fut un peu surpris de ce bulletin nouveau. Ne concevant pas quel motif Zelucco pouvoit avoir pour contrarier ainsi ses conventions, il déclara que ce rapport ne lui paroissoit point probable. Avez-vous vu le signor Zelucco depuis que vous nous avez quittées, lui demanda madame de Seidlits ? Il avoua qu'il ne l'avoit point vu ; et bien reprit-elle, nos nouvelles sont plus fraîches que les vôtres, et vous pouvez y compter : car elles viennent du père Mulo, qui quittoit à l'instant le signor Zelucco, lorsqu'il nous les a envoyées.

Il y a ici quelque erreur, répliqua Pédro d'un ton d'humeur, il n'est pas possible qu'il y ait du mieux en si peu de tems.

Il me semble, lui dit Laura, qu'il n'y a pas là de quoi vous fâcher, et je ne vois pas pourquoi cette nouvelle seroit impossible.

C'est parce que j'ai des raisons pour n'y

pas croire , lui répondit le moine un peu déconcerté ; que je suis fâché de vous voir une confiance qui doublera votre peine , lorsque la vérité vous sera connue.

Il est fort aisé , dit madame de Seidlits , de savoir si cette nouvelle est vraie ou fausse. Elle envoya immédiatement un domestique chez Zelucco , et il revint annoncer à sa maîtresse , que le signor Zelucco dormoit depuis quelques heures d'un sommeil profond et si tranquille , qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il se trouveroit beaucoup mieux à son réveil.

Dieu en soit loué , s'écria notre hypocrite ; il faut qu'on lui ait donné quelque violent soporifique . Il quitta madame de Seidlits , et courut chez Zelucco , fort irrité de cette aventure.

En entrant , il éveilla impitoyablement le dormeur , et après avoir grondé longtemps : Vous avez très-adroitement saisi , lui dit-il , votre moment pour dormir.

Et il y a une heure , lui répondit Zelucco , que je me tue de vous dire , que ce n'est

point moi qui ai saisi l'instant , mais le sommeil qui m'a saisi moi-même , malgré tous mes efforts pour m'en défendre.

Après les avoir bien attendries , repris Pédro , par une relation de vos douleurs et de votre insomnie , je reviens pour cultiver leurs bonnes dispositions , et c'est d'elles que j'apprends que vous dormez depuis quatre ou cinq heures d'un paisible et profond sommeil. Vous conviendrez qu'il n'est pas doux de voir détruire ainsi tout le fruit de mes peines.

Quand l'univers auroit dû s'écrouler , dit Zelucco , il m'auroit été impossible de m'en défendre. Votre confrère Mulo assoupiroit Prométhée , malgré les griffes de ses vautours ; et toute votre éloquence et vos talens pour éveiller et stimuler un homme , blanchiroient auprès du sien pour l'endormir.

Et bien , et bien signor , répliqua le moine un peu calmé par cette dernière phrase , ne recriminons plus sur le passé , tâchons seulement de le réparer. On ne

pourra point dissimuler à ces dames , que le sommeil vous a fait grand bien ; mais n'oubliez pas qu'il faut guérir très-lentement , et maintenir le danger d'une rechute.

CHAPITRE XLIII.

Il est aussi difficile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir , qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

LE colonel Seidlits avoit placé chez un banquier de Francfort la plus forte partie de la fortune qu'il laissoit à sa femme et à sa fille. En quittant l'Allemagne, madame de Seidlits avoit confié à la même maison le produit de la vente de son mobilier , qu'elle devoit faire passer chez son banquier de Naples. Ce fut vers ce tems - ci qu'elle apprit la faillite de cette maison. On pallia cette triste nouvelle en assurant,

somme de coutume, que ce n'étoit qu'un retard, et que tout seroit payé avec le tems; madame de Seidlits n'en fut pas moins dans le plus cruel des embarras. Elle n'avoit pris avec elle que la somme nécessaire pour les frais de son voyage; elle avoit déjà contracté des dettes à Naples, et comptoit sur la prochaine remise du banquier de Francfort. Laura n'étoit point informée de cet événement. Sa mère auroit voulu pouvoir le lui cacher. Elle se flattoit aussi qu'une seconde lettre l'adouciroit, en confirmant qu'il n'y auroit point de perte. L'absence de la signora Sporza ajoutoit encore à l'embarras de sa situation. Elle fut un moment tentée de lui écrire, et de lui emprunter une petite somme pour les besoins courans; mais elle craignoit de la gêner, ou de lui paroître peut-être indiscrete; enfin elle aima mieux se défaire de quelques bijoux, que de contracter des obligations pécuniaires, et la somme qu'elle en tira satisfit aux dettes les plus urgentes.

Le père Pédre aperçut le joaillier qui

sortoit de chez elle. Il le connoissoit , et n'étant pas moins curieux que la plupart de ses confrères , il voulut savoir quel étoit l'objet de sa visite à madame de Seidlits. Le marchand , à qui elle avoit recommandé le secret , éluda les questions du moine ; mais il fit si bien , qu'il fût instruit par un de ses garçons.

Pédro jugea que madame de Seidlits étoit plus mal dans ses affaires qu'il ne l'avoit précédemment supposé , et cette découverte ranima son espoir de faire accepter la proposition de Zelucco. Il l'informa de ce qu'il venoit d'apprendre , et ajouta qu'il n'étoit plus question de jouer le malade ; mais de reparoitre , et de faire assidument sa cour à Laura , tandis que , de son côté , il saisiroit toutes les occasions de disposer la mère et la fille en sa faveur.

Zelucco alla dès le lendemain chez madame de Seidlits , et reçut de la mère et de la fille l'accueil le plus obligeant. Madame de Seidlits lui recommanda , du ton de l'intérêt , de se ménager jusqu'à ce que sa santé

fût bien rétablie ; et Laura , sensible au danger qu'il avoit récemment couru pour elle , lui parut moins froide et moins réservée qu'à l'ordinaire. Il continua de les visiter fréquemment , et elles le reçurent toujours avec l'air du plaisir.

Le père Pédro le félicita d'un changement qui lui paroissoit de bonne augure pour la démarche qu'il se proposoit de renouveler très-prochainement auprès de madame de Seidlits. Mais les circonstances qui encourageoient le moine , avoient réveillé dans l'ame déloyale de Zelucco l'espoir d'obtenir Laura sans le secours de l'Eglise. Il se flattoit que la mère et la fille , humiliées par l'infortune et effrayées par la perspective de l'indigence , consentiroient à le satisfaire , sans exiger la cérémonie matrimoniale qu'il détestoit.

Les drogues et le régime de son docteur l'avoient affoibli au point qu'il se sentoit capable d'attendre patiemment. En conséquence , il pria le père Pédro de différer sa démarche , et , feignant d'être très-inquiet de l'embarras où se trouvoit madame de

Seidlits, il invita le moine à lui offrir une somme d'argent qu'il lui présenta. Vous lui direz, ajouta-t-il, qu'on vous l'a remise de la part d'une personne qui soupçonne sa situation, mais qui n'a point voulu se faire connoître, et que vous ignorez qui elle peut être.

Quoique Zelucco s'y fût pris adroitement, et qu'il eût enveloppé ses intentions du voile séduisant de l'amitié et de la délicatesse, le moine pénétra son hypocrisie et devina ses vues.

La doctrine de Pédro n'étoit pas fort sévère. Si Laura eût adopté les projets de Zelucco, le moine auroit très-probablement fermé les yeux sur cette intrigue, et donné sans grand scrupule l'absolution à sa pénitente; mais l'idée de conniver à la trahir, le révolta. Il estimoit sincèrement madame et mademoiselle de Seidlits, et se sentoit disposé à les servir dans toutes les occasions où son intérêt personnel n'étoit point compromis. L'argent qu'il recevoit de Zelucco de tems en tems, n'avoit gagné

ni son amitié ni son estime , et il n'auroit pas probablement concouru au succès de son mariage , s'il n'avoit pas cru y apercevoir un très-grand avantage pour madame et mademoiselle de Seidlits. En conséquence, Pédro refusa l'argent que Zelucco lui offroit. Il lui observa qu'il connoissoit assez madame de Seidlits, pour être certain qu'elle seroit offensée d'une pareille proposition. Je n'ai , ajouta - t - il , d'autre vue , en me mêlant de cette affaire , que de vous rendre le plus signalé des services , en vous faisant obtenir une femme jeune , belle , vertueuse, et l'objet de vos inclinations. Si elles sont changées , je m'en désiste et cesse dès ce moment d'y penser.

Zelucco lui répondit qu'il étoit très-reconnoissant des peines qu'il avoit prises ; mais que pour le moment , il ne jugeoit pas à propos de renouveler sa proposition.

C H A P I T R E X L I V.

Les passions violentes nous laissent quelquefois du relâche ; mais la vanité nous agite toujours.

ZELUCCO , toujours soupçonneux et méfiant , supposa que le père Pédro agissoit de concert avec madame de Seidlits ; que le dérangement des affaires avoit fait changer Laura de sentimens , et que le moine avoit été chargé de l'en informer , pour l'encourager à renouveler promptement sa proposition de mariage. Il jugea aussi que le moine avoit excédé indiscrètement les bornes de sa commission , en lui communiquant l'article des bijoux , et que le desir de hâter la cérémonie n'avoit pour but que d'éviter cet inconvénient et tous les autres expédiens qui pouvoient déceler l'embarras de leur situation. Persuadé qu'il obtiendrait

la main de Laura , dès qu'il daigneroit en faire la demande , il en perdit le desir , et reprit son premier plan de séduction , qu'il espéroit exécuter facilement , au moyen des circonstances.

Quoique Laura fût informée de la faillite du banquier , et qu'elle ne sût point bien exactement la situation dans laquelle son père avoit laissé sa famille , elle savoit en gros que sa mère n'avoit qu'un revenu très-borné , et lui auroit vu adopter avec plaisir un système d'économie plus convenable à ses moyens.

Madame de Seidlits connoissoit les dispositions de sa fille , et tâchoit , par cette raison , de lui représenter les choses sous un jour favorable. Laura n'aimoit point à paroître souvent en public , quoiqu'elle y fût toujours admirée. Ces sortes de récréations lui plaisoient médiocrement , parce qu'elle savoit passer agréablement ses loisirs , sans avoir besoin de cette ressource. Elle aimoit la lecture , et ne négligeoit aucune des occupations convenables à son âge et à son

sexe. Son ame , exempte des passions , jouissoit de la douce sérénité de l'innocence. Naturellement enjouée et facilement amusée , elle auroit volontiers passé sa vie dans une société peu nombreuse. Tous ses desirs auroient été remplis , si elle avoit pu y voir sa mère heureuse , et contribuer à son bonheur.

Les dispositions de madame de Seidlits étoient un peu différentes. Quoique sa tendresse pour sa fille l'emportât dans son cœur sur tous les autres sentimens , elle sentoit le besoin des amusemens ; et son goût pour les superfluités de l'élégance , lui faisoit souvent oublier la modicité de son revenu. Si ses inclinations avoient été plus conformes à celles de sa fille , la pension et l'intérêt de l'argent que le colonel leur avoit laissé , auroient suffi pour les faire subsister commodément , sans contracter des dettes. Mais le pied sur lequel leur dépense étoit montée , les auroit inévitablement mises très-prochainement à la gêne , quand même leur banquier n'auroit point fait faillite.

L'article de dépense qui déplaisoit le plus à Laure , étoit celui de sa parure. Elle préféroit une élégante simplicité qui , au jugement de tous ceux qui la voyoient, relevoit plus l'éclat de ses charmes , que des ornemens magnifiques, Cependant, lorsque sa mère exigeoit qu'elle suivit le torrent des modes nouvelles, ses graces et sa beauté ne se faisoient pas moins admirer malgré la bisarrerie des fanfreluches.

Sa mère affectoit devant elle l'air de la sérénité , ou même de la gaieté ; mais elle étoit intérieurement rongée d'inquiétude. Elle voyoit la nécessité de resserrer son premier plan de dépenses, et n'étoit pas assurée de prévenir, au moyen d'un système d'économie, l'humiliation d'une gêne dont la seule idée lui faisoit éprouver la plus douloureuse sensation. Elle continuoit de cacher à sa fille un événement qu'elle auroit supporté avec beaucoup plus d'indifférence , que celle qui lui en faisoit si soigneusement un mystère.

Zelucco leur faisoit toujours assidument

sa cour, et cachoit, sous un air chagrin, la satisfaction avec laquelle il contemploit la mélancolie de madame de Seidlits, et l'inquiétude de Laura. Il se flattoit que la première seroit bientôt forcée de lui demander des secours, et que la répétition de ses services pécuniaires les réduiroit à consentir, pour s'acquitter, aux vues deshonorantes qu'il avoit sur Laura.

Lorsqu'il rencontroit madame de Seidlits seule, il n'échappoit aucune occasion de manifester le desir de trouver une occasion de l'obliger, et de se plaindre, en termes respectueux, de l'extrême réserve qui lui en ôtoit l'espérance. S'il se trouvoit un instant seule avec Laure, il lui témoignoit la plus grande inquiétude sur la santé de sa mère. Je crains, disoit-il, qu'elle ne se laisse miner par quelque douleur physique ou morale. Ne soupçonnez-vous point d'où peut provenir une mélancolie qui semble tous les jours augmenter?

Laure lui répondit qu'elle aimoit à croire qu'il étoit dans l'erreur; mais que, quand

même son soupçon lui paroîtroit fondé , elle n'auroit point l'indiscrétion de la questionner sur un sujet dont elle jugeoit à propos de lui faire un mystère.

Vers ce tems-ci , madame de Seidlits commençoit à croire que Laura voyoit Zelucco moins défavorablement. Elle se flatta que sa fille accepteroit ses propositions , et n'en résolut pas moins d'être exacte à sa promesse , en ne lui faisant jamais , sur ce sujet , la moindre question. Mais elle la laissoit quelquefois tête-à-tête avec lui , dans l'espoir qu'il continueroit à fortifier ses bonnes dispositions , et qu'il saisiroit peut-être un de ces instans pour renouveler un offre, dont le succès lui paroîssoit plus que jamais desirable.

Laure avoit en effet observé , avant que Zelucco lui en parlât , que sa mère paroîssoit plus rêveuse que de coutume ; mais elle avoit cru aussi apercevoir que la compagnie de Zelucco diminuoit sa tristesse. Dès ce moment elle desira sa présence , et sa conduite avec lui fut si diffé-

rente , qu'il se flattoit que non-seulement elle avoit oublié ses anciennes préventions , mais qu'elle rendoit enfin justice à son mérite , et commençoit à être éprise de ses charmes.

Il en fut bien moins surpris qu'il ne ne l'avoit été de son indifférence. Sa vanité ne lui permettoit pas de la croire naturelle. Il soupçonnoit la signora Sporza d'avoir employé des artifices pour lui fermer le cœur de Laure , et trouvoit tout simple , que n'étant plus obsédée par celle qui le desservoit , elle sentit pour lui un penchant qu'il avoit inspiré à toutes les femmes de bon goût qu'il avoit connues,

Madame de Seidlitz attendoit de Berlin des lettres d'un ami , qui devoit l'informer de la situation du banquier , et de ce qu'il pourroit payer à ses créanciers , dès que les commissaires chargés d'examiner ses affaires auroient fait leur rapport. Elle étoit un jour seule avec sa fille , lorsque le domestique arrivant de la poste

lui dit qu'il n'y avoit point de lettres à son adresse , elle ne put pas se défendre de manifester un violent chagrin. Je suis persuadée , ma chère maman , lui dit Laura , que vous me ferez part , quand il en sera tems , de ce qui cause votre inquiétude. Ma chère amie , lui répondit sa mère ; j'attends depuis quelques semaines , des lettres de nos bons amis de Berlin , et je ne puis supporter patiemment d'être si longtems trompée dans l'espérance de recevoir de leurs nouvelles. J'espère , reprit Laura , que vous en recevrez bientôt d'agréables. Je l'espère aussi , lui dit sa mère , en poussant un profond soupir , qui fit rouler les larmes dans les yeux de sa fille. Elle se tourna vers la fenêtre pour les cacher à sa mère.

On annonça Zelucco ; la physionomie de madame de Seidlits se ranima , et elle le reçut avec l'air de la satisfaction. Une de ses amies entra un instant après , et lui fit de grands reproches de rester si constamment renfermée dans sa maison. Je viens

vous chercher, lui dit elle, pour vous faire prendre l'air pendant une couple d'heures. Laura supplia sa mère d'accepter la partie. Elles montèrent en voiture, et, en sortant, madame de Seidlits chargea sa fille de faire compagnie à Zelucco.

Zelucco persuadé que madame de Seidlits ne l'avoit laissé avec sa fille, que pour lui fournir l'occasion de lui renouveler sa proposition, et que Laura attendoit elle-même ce moment avec impatience, s'occupoit de trouver des expressions qui pussent lui peindre la violence de son amour, sans présenter la moindre idée qui tendit au mariage. Laura le voyant pensif, et n'étant point fort empressée d'entamer une conversation, lui demanda s'il n'auroit point de répugnance à l'entendre s'exercer sur son clavecin. Zelucco lui ayant répondu qu'elle lui feroit un cadeau dont il lui auroit la plus grande obligation, elle joua et chanta plusieurs morceaux, sans pouvoir tirer Zelucco de sa rêverie.

Il me semble, lui dit elle avec une dou-

ceur qui auroit détourné un homme moins dépravé de son odieux projet , que vous n'êtes point satisfait de ce dernier morceau.

J'admire , lui répondit-il , tout ce que vous dites et tout ce que vous faites ; mais permettez-moi de vous entretenir sur un sujet plus important pour le bonheur de ma vie.

Signor , lui dit Laura d'un ton fort grave , que ses regards passionnés lui firent prendre : Vous avez le droit de m'entretenir sur tous les sujets que vous n'avez pas pris l'engagement de vous interdire.

Quoique surpris du changement qu'il apercevoit dans l'air et le ton de Laura , Zelucco lui répondit avec véhémence : Comment pourrois-je renoncer à exprimer une admiration dont il m'est impossible de me défendre ? et se jettant à genoux , il essaya de saisir sa main.

Quel que puisse être le sujet de cette conversation , répliqua Laure d'un ton ferme en retirant sa main , vous vous expliquerez beaucoup plus commodément pour vous

et pour moi, en restant sur votre siège.

Daignez m'entendre s'écria Zelucco.

Je n'écouterai rien, lui répondit Laure, tandis que vous resterez dans cette posture ridicule.

Zelucco se leva, et elle lui dit qu'il pouvoit s'expliquer.

Je suis très-fâché, reprit-il en balbutiant, et tout-à-fait déconcerté. Je suis, dis-je, très - fâché d'avoir eu le malheur de vous offenser... mais je m'étois flatté qu'après les preuves d'attachement que j'ai eu le bonheur de... mais ce sont des bagatelles... mon estime et mon respect sont sans bornes, et l'honneur que je me proposois... C'est à dire le bonheur d'obtenir une femme aussi adorable... ma fortune ma vie, ne sont rien en comparaison.

= Il continua des mots incohérens, sans savoir lui-même ce qu'il vouloit dire.

La dignité qui accompagne la vertu, en impose à l'homme le plus corrompu, quelque entreprenant qu'il puisse être.

A moins de manquer de bon sens, il n'attaque une femme, que lorsqu'il lui soupçonne le desir d'être attaquée. Quelles que puissent être les belles phrases dont il enveloppe sa pensée, il est évident qu'en lui déclarant ses desirs, il se flatte de les lui faire partager. Tel est le véritable point de vue sous lequel les femmes devroient considérer ces sortes de propositions. Un homme sollicite d'une femme une complaisance, ou une action déshonorante. Très - certainement, si cet homme n'est pas un sot, il ne se flattera point de la faire consentir à se déshonorer, uniquement pour lui plaire. Sur quoi donc compte-t-il?... qu'elle y sera entraînée par ses propres desirs.

La candeur et la modeste dignité de Laure, en imposèrent à Zelucco; il n'osa pas s'expliquer. Elle attribua son trouble à la honte d'avoir rompu l'engagement de ne point renouveler sa proposition de mariage; car, quoique sa harangue lui eût paru fort extraordinaire, elle étoit loin de

soupeçonner le nouveau plan qu'il méditoit.

Pour mettre un terme à sa confusion et à ses nouvelles espérances, Laura lui dit, en prenant l'air le plus doux : Signor Zelucco, dois-je considérer ce que vous venez de me dire, comme une répétition de l'offre dont vous m'avez précédemment honorée ? Zelucco fort embarrassé, acquiesça par une révérence.

= Je dois donc aussi vous répéter, continua-t-elle, ce que je vous ai déjà déclaré franchement. Je suis sensible à votre bonne opinion; je me croirois heureuse de pouvoir vous prouver ma reconnaissance des services que vous m'avez rendus. Mais le sentiment de la reconnoissance seroit chez votre épouse un foible retour pour la tendresse de son mari. D'après cet aveu, auquel j'ajoute que la générosité de vos arrangemens pécuniaires excédoit de beaucoup mes desirs, vous devez juger que le motif de mon refus est insurmontable, il devroit en conséquence vous détourner vous même de former une

pareille alliance. Si je n'avois pas supposé que vous aviez fait ces réflexions, j'aurois soigneusement évité tout ce qui pouvoit conduire à une nouvelle explication, que je répète avec autant de déplaisir que vous en pouvez avoir à l'entendre. En achevant elle passa dans une autre chambre, et laissa Zelucco si étonné, qu'il lui fallût quelques instans pour reprendre ses esprits et le chemin de sa maison.

Convaincu qu'il s'étoit trompé dans toutes ses conjectures, et que, même dans le malheur, Laura refusoit obstinément de lui accorder sa main, il renonça, non sans peine, à l'espoir d'en faire sa maitresse, et le mariage qu'il avoit rejeté la veille, devint alors l'unique objet de ses desirs.

FIN DU TOME SECOND.

partielle alliance. L'un des deux supposés
 que l'on a fait ces réflexions. L'un des
 soigneusement. L'autre, au contraire, pour
 continuer à une nouvelle explication.
 que le texte avec lequel le dialogue
 que nous en avons vu, a été écrit.
 En s'éloignant, elle passe de sa main
 chancelante, et laisse à l'autre, à l'opposé
 de la même table, quelques instants pour
 l'écriture des explications et de la fin de sa
 mission.

Comme on peut le constater, les deux
 se sont élevés, et de la sorte dans le
 malheur. L'autre, cependant, en s'éloignant
 de la table, a pu, à l'opposé, à l'opposé,
 ne s'éloignant, à l'opposé, à l'opposé, à
 l'opposé, et le message du texte, à l'opposé
 la même, dans la même, dans la même, dans
 ses mains.

FIN DU TOME SECOND.

Moore, John

Zelucco ou Le vice trouve en lui-meme son chatiment traduit de l'Anglais
du docteur Moore par M. Cantwele, orné de figures

Bd.: 2. (1796). - 175 S. : Ill.

Paris 1796

P.o.angl. 247-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10747797-4